

202

4/4/15

LE MANTEAU DU ROI

*Il a été tiré, de cet ouvrage,
vingt exemplaires sur papier de Hollande,
tous numérotés.*

2885m

JÉAN AICARD

Le

Manteau du Roi

PIÈCE EN QUATRE ACTES, EN VERS

Représentée pour la première fois sur le
THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN
le 22 octobre 1907

Musique de scène de M. MASSENET.



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

150 275
16 / 5 / 19

Droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés pour tous
les pays, y compris la Suède et la Norvège.



PQ
2152
A4M35

Published, Paris, 22 Octobre 1907.
Privilege of Copyright in the United States reserved
under the Act approved March 3, 1905,
by ERNEST FLAMMARION, Paris.

Publié à Paris, le vingt-deux Octobre mil neuf cent sept.
Privilège du droit d'auteur aux États-Unis,
réservé en vertu de la loi sanctionnée le 3 Mars 1905,
par ERNEST FLAMMARION, éditeur à Paris.

A MA SŒUR

M^{me} J. L.

PERSONNAGES

CHRISTIAN.	MM. DE MAX.
LE BOUFFON DU ROI	JEAN COQUELIN.
LE PAUVRE.	DORIVAL.
UN VIEILLARD	PÉRICAUD.
UN BUCHERON.	JEAN DULAC.
JOSEPH, vieux ministre.	FABRE.
L'AMBASSADEUR.	MONTEUX.
LE PÈRE DE MARIE.	ROSNY.
UN ERMITE	LIABEL.
UN OFFICIER	D'AUCHY.
UN CONJURÉ.	WALTER.
UN COURTISAN	MAGNARD.
LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT	ALBERT.
LE HÉRAUT NOIR	PERSON.
UN SOLDAT	ADAM.
DEUXIÈME CONJURÉ	CARRIER.
TROISIÈME CONJURÉ	TOTAH.
QUATRIÈME CONJURÉ	BÉLIARD.
DEUXIÈME VIEILLARD	CLERVILLE.
UN CAPITAINÉ.	RAOUL.
PREMIER PARTISAN	GASTON.
DEUXIÈME PARTISAN	LAURENT.
TROISIÈME PARTISAN.	LOUIS.
QUATRIÈME PARTISAN.	BONHOUR.
UN VOLEUR	LEHAUD.
DEUXIÈME VOLEUR.	ERNEST.
UN SCRIBE.	BARNIER.
MARIE	M ^{mes} MARTHE MELLOT.
UNE MÈRE.	LIERNY.
UN ENFANT	PETITE DUVAL.
UN AUTRE ENFANT.	PETIT GABY.

COURTISANS, OFFICIERS DU PALAIS, ÉCUYERS, CHAMBELLANS, MINISTRES, DUCS, PARTISANS DU ROI; BOURGEOIS ET OUVRIERS; CONJURÉS; BUCHERONS, BERGERS, ÉCOLIERS; DEUX BOURREAUX; UN PORTE-GLAIVE; SEIGNEURS DE LA SUITE DE L'AMBASSADEUR, BANNIS, SOLDATS, BUCHÉRON, PEUPLE

*La scène se passe en Ouranie,
aux confins de l'Asie et de l'Europe.
Époque imprécise.*

ACTE PREMIER

LE LIT DE JUSTICE

ACTE PREMIER

LE LIT DE JUSTICE

La salle du conseil dans le palais du roi d'Ouranie.

A droite, au second plan, un trône somptueux, sous un dais de soie et d'or.

Le trône est élevé sur des marches très hautes et spacieuses où peuvent s'étager, selon l'importance de leur dignité, les officiers, les ministres et les principaux du royaume.

A gauche, la porte d'honneur qui donne accès dans les autres parties du palais. On y accède par un perron aussi élevé que les marches du trône.

Au fond, les hautes arcades de la salle laissent voir une terrasse qui domine les jardins du palais.

Tout au fond, la ville.



SCÈNE PREMIÈRE

JOSEPH, *vieux ministre du roi d'Ouranie,*
UN OFFICIER *des gardes du roi.*

JOSEPH

Tout va de mal en pis ; c'est pourquoi, je vais, moi,
Vieux ministre indigné, quitter mon jeune roi.
Aider à se damner un prince que l'on aime,
Non.

L'OFFICIER

Dès que je pourrai, je partirai de même...
Quel crime allons-nous voir au conseil, ce matin ?

JOSEPH

Fléau vivant que nous impose le destin
Pour nos péchés, — le nouveau roi, dès qu'il se lève,
Fait du réveil de tout son peuple un mauvais rêve.

L'OFFICIER

Il n'y a pas un mois que son vieux père est mort,
Et ce prince, déjà criminel sans remord,
Qui, tout enfant, était le bonheur du royaume,
Pèse sur nos destins comme un mauvais fantôme.

JOSEPH

Le petit Christian, qu'ont bercé mes genoux,
L'enfant au cœur si pur n'est qu'un malheur sur nous !

L'OFFICIER

C'est un vin dangereux que la toute-puissance ;
Il en est ivre !

JOSEPH

O Dieu ! devoir l'obéissance
A ce jeune insensé, titubant sur le seuil
De son règne, — soulé de puissance et d'orgueil !
Qui l'aurait dit ! le fils d'un si bon roi ! d'un père
Si bon ! qui lui léguait un peuple si prospère !
J'ai trop vécu !

L'OFFICIER

Le roi ne connaît plus la loi.
Il ne sait, ne redit qu'un seul mot : « moi ! moi ! moi ! »
Et ce *moi* monstrueux, qui n'en connaît point d'autre,
S'installe comme un porc dans sa fange — et s'y vautre !...

JOSEPH

La justice n'est rien. Le bon plaisir est tout.
Couché, ce roi vaut moins encore que debout,
Car sa chambre sinistre est un antre de fauve,
Et de longs cris d'horreur sortent de son alcôve.

L'OFFICIER

Malheur sur nous : jamais les vils Césars romains
N'exaltèrent si haut leurs vices surhumains.
Souhaitons que Dieu même, ou le peuple, intervienne.

JOSEPH

Le peuple attend. L'heure de Dieu sera la sienne.

*Le peuple entre en silence.
Des gardes le font ranger
à gauche dans la salle, et
au fond sur la terrasse. —
On remarque un ermite au
premier rang de la foule.*

SCÈNE II

JOSEPH, L'OFFICIER DES GARDES, LE PEUPLE,
L'ERMITE.

*On entend des trompettes très
lointaines.*

L'OFFICIER, *montrant le peuple.*

Le roi vient : tout se tait.

JOSEPH

La salle du conseil
S'étonne tristement d'un silence pareil.
Elle croulait, jadis, aux hurrahs des provinces.

L'OFFICIER

Le silence et la mort suivent les mauvais princes.

*Tête inclinée, tendant l'o-
reille, il écoute les trom-
pettes lointaines. Avec*

surprise et comme s'interrogeant :

Oh ! oh !... Mais oui !

JOSEPH

Quoi donc ?

L'OFFICIER

Je ne me trompe pas !

C'est bien le *Deuil doré* qu'on proclame là-bas ?
Quoi ! le héraut de mort ouvre encor le cortège ?
Le roi ne vous a-t-il pas dit... (Dieu vous protège,
Ami !) qu'il ne veut plus qu'on sonne devant lui
Le *Deuil* ?

JOSEPH, *triste et résolu.*

C'est donc pour moi qu'on le sonne aujourd'hui.

L'OFFICIER

Comment ?

JOSEPH

J'ai bien reçu l'ordre formel, hier même,
D'abolir à jamais cet usage que j'aime,
Et qui veut, — quand le roi se rend à son conseil,
Avec toute sa Cour, dans le grand appareil, —

Qu'un héraut noir, après trois appels de trompette,
Poussant le cri de deuil, par trois fois le répète...
Mais je dis que l'usage est bon, qu'il vient de loin
Et porte une leçon dont mon maître a besoin.

L'OFFICIER

Vous risquez votre tête!

JOSEPH

Ou du moins ma disgrâce.
Qu'importe! Je suis vieux; d'autres briguent ma place;
Je tombe sans déchoir, en désobéissant.

L'OFFICIER, *prêtant l'oreille.*

Chut!

LA VOIX DU HÉRAUT, *se rapprochant.*

Ce roi si puissant, — si puissant, — si puissant,
Doit mourir.

JOSEPH, *écoutant comme l'officier.*

Ce cri vient de loin : du fond des tombes
Et des âges.

L'OFFICIER, *lui prenant la main avec une affection
apitoyée.*

Ne t'en prends qu'à toi si tu tombes!

SCÈNE III

LES MÊMES, LE HÉRAUT NOIR, LES BAS-OFFICIERS DU PALAIS, DEUX BOURREAUX, ÉCUYERS *et* CHAMBELLANS, UN PORTE-GLAIVE, LES MINISTRES, LES DUCS, LE BOUFFON, LE ROI, LES SCRIBES, LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT, LA FOULE ; UN ERMITE, *au premier rang de la foule.*

Le cortège entre lentement, le héraut noir en tête. Les personnages vont prendre place avec solennité sur les degrés du trône.

L'OFFICIER, *nommant les personnages à mesure qu'ils entrent.*

Le héraut noir! — Les bas-officiers du palais...

JOSEPH

« Voyez de quel grand roi nous sommes les valets! »
C'est l'orgueil d'être bas si haut, qui les pénètre !

Entrée successive des personnages que nomme l'officier.

L'OFFICIER

Les ministres...

Les ducs...

Le bouffon...

Ah ! le maître !

Le roi entre et s'assied sur son trône. — Il est vêtu d'une robe pourpre, qu'on entrevoit par l'ouverture de son grand manteau royal, aux longs plis traînants. Ce manteau, doublé d'hermine, est de soie bleue, semé d'étoiles d'or. Le roi a le sceptre en main, la couronne au front.

JOSEPH, regardant le roi.

Dire qu'il fut si pur, étant adolescent !

Ah !

*Il soupire profondément. Le
héraut noir sonne trois
appels de trompette que
le roi écoute d'un air ironi-
que et méchant.*

LE HÉRAUT *proclamant.*

Ce roi si puissant, — si puissant, — si puissant,
Doit mourir.

*Le Roi se lève et promène
autour de lui, sur chaque
groupe, un regard per-
çant, froid, chargé de
colère.*

L'OFFICIER

Ce héraut fait preuve de courage,
Par la façon dont il pousse le cri d'usage.
Il brave, — au fond, — le Maître.

JOSEPH, *montrant le peuple.*

Et le peuple le sent.

*A ce moment, les regards du
roi se fixent sur la foule,
où court un frémissement*

*et où l'on s'avertit en se
poussant du coude.*

L'OFFICIER

Le roi s'en aperçoit.

JOSEPH, *bas, avec un signe d'adhésion.*

Chut!

*Le héraut sonne encore trois
fois de la trompette. — Le
roi continue à fixer sur la
foule son regard terrible.*

LE HÉRAUT, *proclamant.*

Ce roi si puissant...

LE ROI, *se retournant vers lui, d'un mouvement
furieux.*

Tais-toi, chien!... Nous saurons punir toute insolence!

*Il reporte de nouveau ses re-
gards inquisiteurs sur la
foule.*

Je n'exige qu'un seul hommage : le silence...

*Se retournant vers ses cour-
tisans :*

... Joseph, le vieux ministre, est-il là ?

JOSEPH, *s'avançant au pied du trône.*

Sire roi,

Me voici.

LE ROI

J'ai donné l'ordre — et ce fut à toi —
Qu'on ne prononçât plus, devant notre cortège,
Cette formule ancienne, absurde et sacrilège.
Chaque fois qu'il l'entend, le vil peuple, flatté,
Fait offense en son cœur à Notre Majesté.

JOSEPH

Cette tradition fut sacrée à ton père,
Sire roi.

LE ROI

Ta réponse est sotte et m'exaspère.
Nos pères ont voulu, c'est bien ; Nous, nous voulons,
C'est mieux.

LE BOUFFON, *assis aux pieds du roi, sur les marches
du trône.*

On va danser : j'entends les violons.

LE ROI

Nos pères comprenaient le rite à leur manière...
 Les disques de leur char s'embourbaient dans l'ornière ;
 Ils commandaient quand ils étaient jeunes et beaux :
 C'est nous qui maintenant régnons, — sur leurs tombeaux.

LE BOUFFON, *imitant le ton solennel du roi.*

La mort a pour toujours noué leurs aiguillettes,
 Et nous donnons du pied... au cul de ces squelettes !

JOSEPH, *debout, au pied du trône.*

Moi, je reste fidèle aux usages sacrés ;
 Vieux, j'entends respecter les vieux rites... Souffrez
 Roi, qu'en bon serviteur qui se sent inutile,
 Dans ma maison des champs moi-même je m'exile.

LE ROI

Non ! Tu paieras plus cher ton audace, vieux fou!...

LE BOUFFON, *au roi.*

Attends!...

Il se lève vivement et va tourner autour du vieux ministre en l'examinant avec curiosité.

Je ne vois pas de tête sur ce cou,

Sire, — et tu perds tes droits sur un homme sans tête,
Puisqu'il n'a pas pu voir que la hache était prête.
Un fou sans tête, Sire, est deux fois sans raison :
Va, laissons ce vieux fou crever dans sa maison.

JOSEPH

Bouffon, que ta pitié secrète soit bénie !

LE ROI, à *Joseph*.

Soit ! — Va cacher au loin ta sottise impunie.

*Le vieux Joseph quitte la
salle au milieu d'un grand
silence triste. — Pour sor-
tir, il traverse la foule
qui se range et s'incline,
à son passage, avec res-
pect.*

LE BOUFFON, *se levant et prenant la place du Héraut ;
d'un ton de proclamation :*

Sachez tous que les rois ne peuvent pas mourir !

LE ROI, *sévèrement, mais sans colère.*

Assez !

Le bouffon descend les degrés du trône et, tourné vers le roi, imite l'attitude et les gestes du vieux Joseph.

LE BOUFFON, *d'une voix chevrotante de vieillard.*

Si ma gaité ne se peut plus souffrir,
Permets que ton bouffon, désormais inutile,
Dans la maison des fous de lui-même s'exile.

*Le roi réfléchit longuement.
Pendant sa méditation, on entend une symphonie très douce. — Le bouffon, sentencieux :*

Un singe peut donner parfois de bons avis !

Un silence.

Bons avis ne sont bons que lorsqu'ils sont suivis.

Un silence. Il monte les degrés du trône, et se penchant à l'oreille du roi :

On t'aimait tant !... Pourquoi préférer qu'on te craigne ?
Retrouve-toi : sois bon ; commence un nouveau règne.

*Redescendant les degrés du
trône :*

Bonté, vertu suprême!

LE ROI, *sortant de sa rêverie; au secrétaire d'Etat :*

Aux affaires du jour.

LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT

Le roi Nouvarh envoie un message à ta cour.

LE ROI

Voyons le messenger.

SCÈNE IV

LES MÊMES, L'AMBASSADEUR *et sa suite.*

L'ambassadeur, par la porte d'honneur à gauche, entre en grand cérémonial. — Par trois fois il s'arrête, se prosterne, frappe le sol de son front. Les gens de sa suite l'imitent.

L'AMBASSADEUR, *après la troisième génuflexion.*

O soleil de justice,
Que ta gloire à jamais sur nos fronts resplendisse,
O duc des empereurs, chef des rois, roi-soleil !
Puissant dans les combats, profond dans le conseil,
Quand tu daignes parfois les visiter sur terre,
Tes peuples prosternés ne peuvent que se taire ;
Plutôt que tes soldats brillants d'or, lourds de fer,
On compterait les flots sans nombre de la mer,

Et plutôt que tes nef, qui l'ombragent de toiles,
On compterait au ciel les escadres d'étoiles.
Ton sourcil fait la guerre ou la paix, à ton choix ;
L'éclair est dans tes yeux, la foudre est dans ta voix ;
Sous tes pas, dont chacun fait le bruit d'une armée,
La terre, en te nommant, vibre enthousiasmée ;
Ton ombre seule est lourde aux fronts les plus hardis ;
Et tout ce que tu fais et tout ce que tu dis,
Même incompréhensible au troupeau que nous sommes,
Doit être, à deux genoux, vénéré par les hommes ;
Car Dieu t'oignit lui-même avec son doigt de feu,
Et qui touche à ta gloire est ennemi de Dieu !

LE ROI, *souriant.*

Et que veux-tu ?

L'AMBASSADEUR

Ton vaste empire, l'Ouranie,
Vit heureux au soleil de ton fécond génie...
Cependant, roi sublime, à l'endroit où l'Ouran,
Ton fleuve trois fois saint, touche, en les séparant,
L'empire de mon maître et le tien, — une ville
S'est livrée aux fureurs de la guerre civile ?

LE ROI

C'est vrai.

L'AMBASSADEUR

Tu voudras donc la punir ?

LE ROI

Sûrement.

L'AMBASSADEUR

Or, mon maître, qui fait la guerre en ce moment
Aux Barbares païens, nos communs adversaires,
Te demande, ô grand roi, les renforts nécessaires.
Daigne, ô Roi, lui donner cette infâme cité.
Ainsi tu châtiiras un peuple révolté,
Car il faut étouffer le mal dès qu'il commence.
Cette ville n'est rien dans ton empire immense ;
Pour nous, c'est le salut ; ses citoyens nombreux
Qui depuis de longs jours se déchirent entre eux,
Seront notre renfort dans ce moment propice.
...Ils offensent ta gloire, en niant ta justice !

LE ROI, *réfléchissant ; à lui-même.*

On les a décimés : ils me bravent toujours !

L'AMBASSADEUR

Les jeunes gens seront nos soldats de secours.

LE ROI

Les femmes ?

L'AMBASSADEUR

On les vend sur les places publiques.

LE ROI

La ville ?

L'AMBASSADEUR

Au feu livrée, — avec ses basiliques,
Ses vieillards, ses enfants, ses huttes, ses palais...
Roi ! donne-nous ces gens qui t'ont trahi...

LE ROI

Prends-les!...

Et, te parlant à toi, je dis au roi ton maître,
A mon vassal : « Cette cité doit disparaître.
Nos peuples ont besoin de ces grandes leçons :
Ils ne nous sentent rois que quand nous punissons.
Contrains ces révoltés, par la peur des supplices,
A te servir, au premier rang de tes milices.
Je te les donne ; on m'a bravé : je me défends.
Quant à leur race, vieux, femmes, petits enfants,
Morts ou vifs, purges-en vite mon territoire.
Rase leur ville, — c'est besogne méritoire ;
Massacre-les ou non, comme il te plaira mieux.
Tout esprit de révolte étant contagieux,

Je te livre à merci ces mauvais tributaires,
Pour m'exempter du soin d'en affranchir mes terres.
Si tu les gardes serfs, du moins souffriront-ils
Des maux exaspérés par l'horreur des exils.
J'ai dit.

LE BOUFFON, *à lui-même* :

Mal dit.

L'AMBASSADEUR

Honneur à toi, flambeau du monde.
Le globe est soutenu dans ta gauche profonde.
Le glaive, dans ta droite heureuse, est menaçant...
Mon roi n'est devant toi qu'un maître obéissant.

*Il se retire avec sa suite, en
marchant à reculons, après
les prosternations d'usage.*

SCÈNE V

LES MÊMES, moins L'AMBASSADEUR et sa suite.
UNE VOIX SURNATURELLE.

*A peine l'ambassadeur est-il sorti,
que le peuple murmure. Et aus-
sitôt retentit une voix surnatu-
relle.*

LA VOIX

Malheur au roi cruel ! au roi lâche ! au roi traître !

LE ROI, *stupéfait, pâlissant et regardant la foule
d'un air terrible.*

Qui parle ainsi ?

LA VOIX

Le cœur du peuple, mauvais maître.
Stupeur dans l'assemblée.

LE ROI, *pris d'une terreur mystérieuse.*

D'où vient ce cri ?

LE BOUFFON, *narquois malgré sa frayeur.*

Mais... du dehors... j'en suis témoin...
Nul n'oserait ainsi parler, — sinon de loin.

L'OFFICIER, *troublé.*

Personne n'a parlé, Sire, — dans cette salle !

LE ROI

Vraiment ! ce serait donc jonglerie infernale ?...
C'est possible. Mais je jure que Nous saurons
Atteindre les sorciers, prévenir les affronts.
La hache marchera devant Nous, je le jure.
Le roi, mon père, avait aboli la torture :
Je la rétablis.

LE BOUFFON

Aïe !

LE ROI

*A l'un de ses scribes, qui se
met à écrire aussitôt.*

Scribe, inscris dans la loi

Que le moindre murmure est une offense au roi.
Écris : Pour un regard hautain, pour un silence
Déplacé, — pour une intention d'insolence :
Le fouet ! Je rétablis le fouet mis en oubli ;
J'entends régner debout sur l'ordre rétabli.

LE SCRIBE, *montant les degrés du trône à genoux et
tendant un parchemin déployé.*

Au bas de cet écrit, roi, mets ton nom sublime.

LE ROI

Ma volonté sera, dès que ma voix l'exprime,
Mise sur parchemin par le scribe du roi
Et mon dernier arrêt prendra force de loi.

*Il signe. — On appose le
sceau royal en grande cé-
rémonie, au bas du par-
chemin. — Le scribe se
tourne du côté du peuple,
et élève à tous les regards
le parchemin scellé. Le
scribe regagne sa place.*

Maintenant, que celui qui parla — se dénonce.

LE BOUFFON

Tout simplement...

LE ROI, *frappant du pied.*

J'attends, j'exige une réponse.

UN ERMITE, *en robe de bure, au premier rang de la foule.*

O roi, j'ose te dire, en tremblant de terreur,
Qu'un roi, si grand soit-il, est sujet à l'erreur...
Nul n'a parlé dans cette foule où je me trouve ;
Ma parole, à défaut de toute autre, — le prouve.
La voix venait... de loin.

LE ROI

Ce prêtre est bien hardi !

Tu crois donc aux sorciers ? — Soit... Mais ce que j'ai dit
Est dit. J'ai rétabli la peine la plus dure :
Les condamnés mourront sous le fouet qui torture.
Les accusés crieront sous le fer et le feu,
Jusqu'à ce que leur cri se transforme en aveu.
Cette méthode sûre était chère aux ancêtres...
Les peuples ne sont rien sans l'esprit de leurs maîtres.
...Aux affaires d'État !

Au moment où les ministres se disposent à lire les placets déposés devant eux, on entend tout à coup, dans la coulisse, à gauche, des cris de colère et d'épouvante, des appels douloureux, désespérés. On reconnaît une voix d'homme et une voix de femme.

Qu'arrive-t-il encor ?

A-t-on pris le palais et pillé mon trésor ?
Suis-je vêtu de ma splendeur sacramentale,
Sceptre en main, sur mon trône et dans ma capitale ?
Suis-je en un camp barbare, entouré d'ennemis ?

Un capitaine entre suivi de soldats.

SCÈNE VI

LES MÊMES, UN CAPITAINE ET DES SOLDATS
puis MARIE *et* LE PÈRE DE MARIE
puis LA VOIX SURNATURELLE.

LE CAPITAINE

Sire, nous t'amenons, captifs mais insoumis,
Sur tes ordres, ce vieux citadin et sa fille.

LE BOUFFON

Très bien. Nous allons voir un drame de famille !

*D'autres soldats entrent ,
poussant devant eux une
jeune fille et un vieillard.*

LE ROI, *souriant.*

Ah ! j'avais oublié cette jolie enfant !
Approchez tous les deux.

LE PÈRE, *se lamentant.*

Roi toujours triomphant,
Pourquoi nous conduit-on devant ton trône auguste ?
Ma fille est à moi seul, maître ! ma cause est juste.
Tes soldats les plus vils, ô roi, m'ont annoncé
Que tu ravis ma fille à son cher fiancé,
Et qu'on la traîne ici... comme ta concubine !...
Grâce ! .. Laisse à l'Amour ce que Dieu lui destine !

LE ROI, *s'adressant à la jeune fille.*

Écartez donc ces doigts qui nous voilent vos yeux,
Marie, — et montrez-nous un sourire joyeux.

*Avec un peu de subite et
rude impatience :*

Allons, regarde-moi, je le veux !

MARIE, *dévoilant son visage avec un cri d'épouvante.*

Dieu !... mon père !

LE PÈRE

Vous serez juste, ô roi ! c'est en vous que j'espère :
Vous êtes bon.

LE BOUFFON

Très bon.

LE PÈRE

Pardonnez son effroi,
Sire : c'est une enfant !

*Il prend sa fille dans ses
bras.*

MARIE, *comme folle de terreur et d'étonnement.*

O Majesté !... Roi ! Roi !

A son père :

L'écolier, — c'était lui ! c'est lui, le roi ! le maître !
Christian !

LE ROI, *souriant, ironique.*

Elle semble enfin nous reconnaître.

MARIE, *au roi, en lui tendant des mains suppliantes.*

Christian ! Christian !

A son père :

Ce nom si répandu,
Je l'avais mille fois, dès l'enfance, entendu !
Et c'est le roi ! c'est lui ! C'est lui ! le roi lui-même !

LE PÈRE, *éperdu, penché vers elle.*

Tu dis ?

MARIE

Mon fiancé, cet écolier que j'aime...

LE PÈRE, *avec anxiété.*

Eh bien ?

MARIE, *avec terreur.*

C'était le roi sous un déguisement !

LE ROI, *charmé et triomphant.*

Souris donc, jeune fille, à ton royal amant.

*Le père tombe accablé sur la
première marche du trône.
Marie se met à genoux près
de lui.*

LE PÈRE

O Dieu ! de mes longs jours je ne sais plus le compte...
Je n'aurai donc vécu que pour mourir de honte !

LE ROI, *promenant un regard d'orgueilleuse satisfac-
tion sur toute la cour.*

Les filles comme vous sont vrai gibier de roi,
Ma gazelle, — et les plus farouches sont pour moi ;
Nul intendant ne sait choisir comme Nous-même...
Sous un déguisement, je vais... je parle ; on m'aime ;

Tu l'as dit, — et c'est un délicieux régal
 De ne le point devoir à mon titre royal.
 Plus tard, il est charmant de dire à l'innocente :
 « Je suis le maître !... On doit se montrer complaisante,
 Lorsqu'à l'insu d'un père on engagea sa foi...
 L'écolier vous plaisait : sachez donc plaire au roi ! »

MARIE, *se lamentant.*

Qu'as-tu fait, Christian !... Je t'aimais pauvre et sage ;
 Je t'aimais, Christian, sous ton autre visage !...
 Christian qui n'es plus Christian, — je t'aimais !

Se relevant dans l'indignation.

— Je te retrouve roi, roi cruel ! roi mauvais !
 Et tu me fais horreur !

LE ROI, *à Marie.*

Oh ! nous sommes farouche
 Entre toutes?... La haine est belle sur ta bouche.

Aux soldats :

Menez ce faon mutin dans l'ancre du lion.

A Marie :

Je veux qu'à moins de crime et de rébellion,
 Les filles de nos gens se disent honorées,
 Quand nous les honorons de nos faveurs sacrées...

LE BOUFFON

C'est trop juste !

LE ROI

Et quiconque appartient à ma cour
Peut en faire, après nous, des princesses d'amour.
Emmenez-la.

On la saisit. — Elle se débat.

MARIE

Non ! non ! Mon âme est libre !... Père,
A moi !

LE PÈRE, *maintenu par les soldats.*

Dieu de justice, où donc est ton tonnerre !

LE ROI, *aux soldats.*

Allez !

MARIE, *se débattant toujours.*

Je n'irai pas... Mon père, tuez-moi !...

LA VOIX SURNATURELLE

Malheur au roi ! Malheur au roi ! Malheur au roi !

LE ROI, *à ses gardes.*

Fouillez tout le palais ! — Que personne n'en sorte !
Fermez la porte !

LE BOUFFON

Mettez Dieu sous clef.

L'officier sort avec deux soldats. Un silence d'attente inquiète. Au bout d'un instant, l'officier revient pâle, effaré.

L'OFFICIER, *d'une voix sourde et tremblante.*

... La porte!...

LE ROI

Eh bien?

L'OFFICIER, *dans la stupeur.*

Elle est vivante!... Elle a dit non trois fois,
En criant sur ses gonds comme avec une voix.
Je ferme ; elle se rouvre!... et tout mon sang se fige!

L'ERMITE, *sortant de la foule.*

C'est un signe du ciel, maître ! un nouveau prodige !
O roi, nul n'a crié parmi tous ces gens-là.
La foule est consternée, humble : regarde-la!

LE ROI

Tu mens! — Ce cri fatal exige une victime!
Que le coupable avoue ! ou bien...

Montrant la foule.

Qu'on les décime!

*Mouvement de recul dans le
peuple.*

LE BOUFFON

Ce palais n'est pas sûr !

LE ROI

Qu'on en tue un sur dix !

LE BOUFFON

Pas un de moins !

*Mouvement de fuite du peuple,
qui reflue tout à coup
sur lui-même.*

UN MENDIANT, *vêtu d'une tunique blanche, bras, jambes et pieds nus, tête nue, barbe courte, pareille à celle de Christian, apparaît debout sur le perron de la porte d'honneur, à gauche. Il est recouvert d'un grand manteau de bure en haillons.*

*Il a une dignité solennelle.
— Dès son entrée, Marie
et son père, instinctive-
ment, se prosternent, tour-
nés vers lui.*

LE ROI, *se levant, aux deux bourreaux qui ne bougent
pas.*

Bourreaux, faites ce que je dis !

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE PAUVRE.

LE PAUVRE, *arrétant la foule, près de fuir.*

Restez là, tous !

LE BOUFFON

Ah ! bah ?

*Le PAUVRE, debout sur le
perron de marbre, domine
la foule et fait face au
roi. — Le roi demeure
immobile de stupeur.*

LE PAUVRE

L'heure est enfin sonnée,
Où toi-même tu vas choisir ta destinée....

Mauvais roi ! roi faiseur de souffrance et d'effroi,
Je viens pour t'arracher, — moi, — ton manteau de roi !

LE ROI, *dans sa stupeur mystérieuse.*

Qui donc es-tu ?...

LE PAUVRE, *descendant au milieu de la salle.*

Je suis le Pauvre ; rien ; un homme ;
Rien qui soit ; rien que l'on redoute ; rien qu'on nomme ;
Mais le peuple innombrable aujourd'hui s'est compté...
Et je vois ton néant, — roi ! — sous ta majesté.

LE ROI, *à ses officiers, dont aucun ne bouge.*

Magicien ou fou, — saisissez-le !

LE PAUVRE

Non, sire.

Ils devront écouter ce que je dois te dire ;
J'ai sur eux étendu mon geste souverain,
Regarde ! et chacun d'eux n'est plus qu'un bloc d'airain
Immobile, — et leurs yeux vivent seuls dans leur face...

*Il promène sur les courtisans
un lent regard, puis fait
un pas vers le trône.*

Toi-même, ne te sens-tu pas cloué sur place ?

Le roi tombe assis sur son trône ; ses yeux sont hagards, il tâte ses genoux et son buste avec des mains épouvantées.

LE ROI, *la main sur sa gorge.*

Oui... le frisson d'horreur dont ma face frémit
S'arrête là! — Mon corps n'est qu'un roc de granit!...
Mes doigts, en le griffant, n'émeuvent plus mon torse!

Il tente d'enfoncer ses ongles dans sa poitrine. Ses bras retombent rigides. Il demeure immobile, le regard fixe.

LE PAUVRE

C'est Dieu qui passe... Il a pétrifié ta force.

LE ROI, *balbutiant.*

Ma langue s'embarrasse... et se colle à mes dents!

LE PAUVRE

Parle à Dieu, qui connaît ce qu'on dit au dedans.

LE BOUFFON

Qu'attends-tu ? sauve-toi, vieillard, avec ta fille !

*Marie et son père sortent, sur
un signe du Pauvre.*

*Le bouffon remue bras et
jambes comme un pantin
pour s'assurer qu'il en a
le libre usage ; puis, d'un
ton très humble :*

Puis-je, comme eux, seigneur Pauvre, franchir la grille ?
Je gagne ici mon pain en riant... mais, ma foi,
On ne rit pas beaucoup, aujourd'hui, chez le roi.

LE PAUVRE, *avec bonté, au bouffon.*

Va, porte au malheureux le mot qui fait sourire.

Le bouffon sort.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins MARIE, son PÈRE et LE BOUFFON.

LE PAUVRE

Et maintenant, voici ce qui me reste à dire :
Roi, deviens un bon roi. Sois juste et sois aimant.
Sinon...

D'un ton prophétique :

Dieu te réserve un secret châtiment!

Adieu...

*Il se retire lentement et sort
par les arcades du fond. —
Le peuple s'écarte sur son
passage. Des femmes bai-
sent son manteau. Mais les
courtisans et le roi ont
gardé leur immobilité mi-
raculeuse.*

SCÈNE IX

LES MÊMES, moins LE PAUVRE.

LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT, *revenant à lui peu à peu.*

Je n'étais plus, Sire, — qu'une statue !

PLUSIEURS COURTISANS

Comme nous tous !

*Tous s'agitent pendant que
le peuple sort en tumulte,
comme pressé de les fuir.*

LE ROI, *revenant à lui.*

C'est un sorcier d'enfer !

A l'un des officiers.

Cours !

L'officier s'élançe au dehors.

Tue !

Tue!

Le peuple n'est plus là. Les soldats se précipitent en foule vers la sortie. A ce moment, par l'issue vers laquelle ils se dirigent, entre une grande lumière de prodige... Tous se précipitent face contre terre.

L'OFFICIER, *se relevant, et regardant en l'air devant lui, au loin.*

Il fuit dans l'air sur un quadriga de feu!

LE ROI, *d'un air de triomphe et de défi.*

S'il fuit, ce n'est donc pas un envoyé de Dieu!

A l'officier.

Cours! — et qu'on me ramène ici ma fugitive,
Quand on devrait tuer son père, et morte ou vive!
Je suis Christian, roi haï mais redouté,
Et l'enfer ne peut rien contre ma volonté!

Tous se relèvent et, en des attitudes diverses, regardent la Vision, le char de

feu, invisible au spectateur, et qui s'élève au milieu des accords célestes, à la fois doux et redoutables.

RIDEAU

ACTE DEUXIEME



LE FLEUVE DE SANG

ACTE DEUXIÈME

LE FLEUVE DE SANG

Une clairière dans une forêt. — Au fond, invisible, — derrière de grands roseaux et en contre-bas, — la berge du fleuve dont on aperçoit les bords opposés, et au loin, à droite, les méandres fuyants et lointains. — Au deuxième plan, à gauche, une source entourée de rochers.

Au milieu du théâtre, un grand chêne.

Au lever du rideau, le père de Marie est en train de faire le récit de son malheur, aux conjurés attentifs autour de lui.

SCÈNE PREMIÈRE

DES CONJURÉS : BOURGEOIS, BUCHERONS, CHAR-
BONNIERS, ÉCOLIERS, UN BUCHERON, *chef des con-*
jurés, LE PÈRE DE MARIE.

LE PÈRE DE MARIE

... Hier, une troupe armée enlève à ma demeure
Le vieillard qui s'indigne et la fille qui pleure ;
On nous traîne devant Christian... Déshonneur !
Ma fille reconnaît en lui son suborneur ;
Je l'implore, il se rit de ma voix gémissante,
Et, sur-le-champ, érige en loi toute-puissante
Que nos filles, pour lui, pour tous ceux de sa Cour,
Ne seront, à leur gré, que des serves d'amour !

TOUS, *avec indignation.*

Oh !

LE PÈRE DE MARIE

... Un Pauvre, envoyé par Dieu même sans doute,
 Entre alors et maudit le roi. Le roi l'écoute,
 Immobile, muet, — frappé d'étonnement...
 ... Ma fille et moi, nous profitons de ce moment,
 Nous fuyons, mais le roi met à notre poursuite
 Des sbires, des soldats que ma prudence évite...
 Regagner ma maison? Je n'y dois plus songer.
 Ma demeure est le lieu de mon pire danger !
 Et j'ai, toute la nuit, erré dans la campagne
 Avec ma fille, avec ma trop faible compagne,
 Qui m'a vingt fois, de ses pauvres chétives mains,
 Soutenu, relevé, dans vos bois sans chemins...
 Je ne suis plus qu'un exilé dans ma patrie !
 Et le vieux père, au nom de son enfant, vous crie :
 Malheur sur vous, si vous ne montrez pas au roi
 Que la cause du peuple est tout entière en moi !

TOUS

Mort au roi Christian !

LE BUCHERON, *chef des conjurés.*

Pas de bruit inutile !

PREMIER CONJURÉ

Mais avant tout, vieillard, choisis ton lieu d'asile.
 Chacun de nous, plus ou moins pauvre, a son foyer.
 Viens avec moi. Je suis marchand.

DEUXIÈME CONJURÉ

Moi, charbonnier ;

Viens chez moi.

LE PÈRE DE MARIE

Non, merci, j'ai trouvé pour ma fille

Un asile

PREMIER CONJURÉ

Où ?

LE BUCHERON, *chef des conjurés.*

Dans ma hutte, avec ma famille.

LE PÈRE DE MARIE, *prenant la main du bûcheron.*

Ce bûcheron a sa cabane près d'ici...

PREMIER CONJURÉ

C'est notre chef.

LE PÈRE

Je vais chez lui... Vous tous, merci.

Il sort par la gauche.

SCÈNE II

LES CONJURÉS, LE BUCHERON.

LE BUCHERON

Que mérite ce roi luxurieux et lâche ?

PREMIER CONJURÉ

La prison éternelle ou la mort par la hache.

DEUXIÈME CONJURÉ

Écoliers et marchands, laboureurs, bûcherons,
Emparons-nous du roi d'abord, puis nous verrons.
Je suis pour la justice impartiale et lente.

LE BUCHERON

Non ! il a mérité la mort, la mort sanglante ;
Et, pour frapper, c'est moi qu'a choisi le destin.

PREMIER CONJURÉ

Son infâme conduite, au conseil d'hier matin,

Suffit à condamner ce roi vil et sinistre.
On dit qu'il a chassé son vieux et bon ministre.

TOUS

Oh ! oh !

LE BUCHERON

Puis, les tourments par son père abolis,
La torture et le fouet...

TOUS

Oh ! oh !

LE BUCHERON

Sont rétablis !

TROISIÈME CONJURÉ

La torture n'est rien, mais le fouet déshonore !
A mort !

LE BUCHERON

Ce n'est pas tout ; il a fait pis encore :
Pour le massacre et pour l'exil, il a livré
Au roi Nouvarh, tout un peuple désespéré.
Que vous faut-il de plus ?... Le roi mourra.

TOUS

Qu'il meure !

*On entend au loin des trom-
pes de chasse.*

PREMIER CONJURÉ, *désignant la berge du fleuve au bûcheron ; avec intention.*

Christian chasse... il va passer là tout à l'heure.

LE BUCHERON

Je le sais.

Tous passent devant lui un par un.

DEUXIÈME CONJURÉ, *passant devant le chef.*

Frappe fort.

TROISIÈME CONJURÉ

Au revoir !

LE BUCHERON

Non, adieu !

QUATRIÈME CONJURÉ

Ne manque pas ton coup.

CINQUIÈME CONJURÉ

Au cœur !

SIXIÈME CONJURÉ

Sois avec Dieu !

Ils sortent, chacun d'un côté différent.

SCÈNE III

LE BUCHERON, puis LE BOUFFON.

Demeuré seul, le bûcheron tire un long couteau et se met à l'aiguiser sur une pierre. Il se sert de l'eau de la source pour humecter la lame.

De temps en temps il la fait luire au soleil; il l'élève vers la lumière pour en examiner la pointe.

Le bouffon, qui paraît à droite, suit de loin tout ce manège avec curiosité. Lorsque le bûcheron se remet à aiguiser son arme sur la pierre, le bouffon se rapproche, et se penche curieusement vers lui.

LE BOUFFON, *examinant le travail du bûcheron, en train d'aiguiser son couteau.*

Que faites-vous là, vous?... Un peu de politique,
Il me semble?... Ou peut-être êtes-vous un critique?
Ce bois en fleurs est bien l'endroit le plus charmant
Pour aiguiser l'envie et le dénigrement.

LE BUCHERON

Tiens! Le bouffon du roi! Que me veux-tu, beau pitre?

LE BOUFFON, *modeste.*

Fi!... Je n'accepte plus ni l'un ni l'autre titre.
Je leur ai préféré ma liberté; c'est fou,
Donc, ça me va. Depuis, je vais je ne sais où...
Je m'assieds quand je veux...

*Il s'assied près du bûcheron
et boit à la source.*

... Quand il me plaît, je marche;
S'il passe un joli pont, je vais rêver sous l'arche,
Car j'aime l'eau qui met tout le ciel à mes pieds.
La soif n'est rien; la faim, c'est grave. Vous riez?
J'achèterais un pain d'un sou, — si j'étais riche!

Le bûcheron le regarde attentivement.

N'auriez-vous pas sur vous une fraise, un pois chiche ?
 Ou quelque chose enfin d'un peu substantiel ?
 Ça m'aiderait beaucoup à contempler le ciel !

LE BUCHERON, *narquois*.

Ton roi t'a fait peur ?

LE BOUFFON, *fièrement*.

Non. La peur ne sied qu'aux filles.

Il se découvre.

Voyez ma tête. Eh bien, monsieur, j'en joue aux quilles,
 Chez les rois, quand on veut, et j'ai gagné souvent
 Puisque, tout compte fait, je suis encor vivant.

LE BUCHERON

Mais tu n'es plus bouffon de Cour ?

LE BOUFFON

Je le présume ;
 J'ai fui le métier, mais j'ai gardé le costume.

LE BUCHERON

Il te va mal.

LE BOUFFON

L'étoffe est jolie et m'en plaît.
 Puis, je n'ai pas d'argent pour m'en faire un plus laid.

LE BUCHERON, *élevant en l'air une bourse*.

Veux-tu dîner ?

LE BOUFFON, *étonné.*

L'esprit de là-haut se dérange !

Une bourse !... Etes-vous bien sûr que ça se mange ?

*Il tend la main pour saisir
la bourse que le bûcheron
retire aussitôt.*

LE BUCHERON, *retirant la bourse.*

Donne-moi ton habit et prends le mien.

LE BOUFFON, *regardant la bourse avec regret.*

Hélas !

Je l'avais pressenti : ça ne se mange pas !

LE BUCHERON

Que veux-tu dire ?

LE BOUFFON

Eh ! mon compère, on vous devine :

Voyons, vous affilez un couteau de cuisine,

En plein bois... Vous voulez mon habit de bouffon,

Et vous m'offrez de l'or?... C'est d'un naïf... profond !...

Or j'ai, comme bouffon, deux marottes...

Il montre sa marotte.

... dont l'autre

Est de loger dans mon habit ; gardez le vôtre.

De plus, ayant mangé le pain du roi, je tiens
... Follement... à garder l'estime de ses chiens.

*Le bûcheron, sans répondre,
prend dans son bissac et
lui présente un pain entier
que le bouffon considère
extasié.*

Du pain ! Je n'ai jamais rien vu de plus étrange !

*Le bouffon tend deux mains
d'affamé vers le pain qu'il
convoite.*

LE BUCHERON, *avec bonté.*

Va, prends.

LE BOUFFON, *prenant le pain, qu'il mord,
aussitôt, à belles dents.*

C'est bon !... Eh bien, je vous offre en échange
Tout ce que j'ai sur moi de plus précieux...

LE BUCHERON

Quoi ?

LE BOUFFON, *très gravement.*

Un avis : Laisse à Dieu le châtiment du roi.

*Le bûcheron, après un sur-
saut d'étonnement et d'in-*

*quiétude, tend la main au
bouffon qui s'éloigne en
mordant son pain et en
chantant.*

N'ayant pas de bien au soleil,
Je me suis donné le conseil
De placer toute ma fortune
Dans la lune !

*Le bûcheron se remet à ai-
guiser son couteau.*

SCÈNE IV

LE BUCHERON, L'ERMITE.

*L'ermite entre précipitamment
et court tout droit au bu-
cheron.*

L'ERMITE

J'arrive à temps !... Remets au fourreau cette lame...
Le roi qu'il faut tuer, fils, c'est le Mal — dans l'âme,
Et non l'homme qui va passer par ce chemin.

LE BUCHERON

Qui t'a dit que le roi doit mourir de ma main ?
Tu nous as donc surpris ? tu trahiras peut-être !
D'où sais-tu mon secret ?

L'ERMITE

Dieu me l'a fait connaître.

Hier, au conseil royal, j'ai vu, vu de mes yeux,
Quelqu'un, un pauvre, un inconnu mystérieux,
Entrer, parler en maître au roi, puis disparaître.
J'ai revu cette nuit, en songe, le même être :
Il m'a dit vos complots et d'arrêter ton bras.

LE BUCHERON

Prouve ce que tu dis, ou pardieu ! tu mourras !

L'ERMITE

Je le prouve. Le roi, revenant de la chasse,
Très las sur sa jument lassée et tête basse,
Attiré par le fleuve et la fraîcheur des eaux,
S'y baignera, tout seul... caché... par ces roseaux.
Et tandis que la Cour se sera retirée,
(Indigne d'entrevoir la nudité sacrée)
Le pauvre, au nom du Dieu juste en qui nous croyons,
Viendra, pieds nus, couvert d'un manteau de haillons
Et n'ayant rien dessous que sa tunique blanche ;
Il posera son manteau brun... sur cette branche.
Puis s'étant revêtu du bleu manteau du roi,
Il sera reconnu par tous, par moi, par toi,
Pour le vrai roi, — tandis que le roi véritable,
Qui tirait vanité des splendeurs de sa table,
Recouvert des haillons du mendiant divin,
Ayant faim, ayant soif, criant son nom en vain,

Peuple comme nous, pauvre autant que nous le sommes,
Souffrira tous les maux qu'il infligeait aux hommes...
Si mon rêve a menti, nous allons bien le voir...
Si mon rêve a dit vrai, — tu connais ton devoir...

*On entend sonner les trompes
de la chasse royale.*

C'est la chasse. Entends-tu se rapprocher les trompes ?
Cachons-nous là.

LE BUCHERON

Malheur à toi, si tu me trompes !

*Tous deux se dissimulent dans
la broussaille à droite.*

SCÈNE V

L'ERMITE, LE BUCHERON, *dissimulés dans la broussaille*,
LE ROI, LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT, COURTISANS.

*Le roi, couronne au front, est
à cheval. Il porte un riche
costume de chasse. Sa jument,
harassée, baisse la tête.*

LE ROI, *descendant de cheval.*

Halte! Retirez-vous promptement, un peu loin,
Sous bois. Je veux rester une heure sans témoin.

LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT

Sire, la solitude est dangereuse.

UN COURTISAN

Sire,

Permets-moi de rester avec toi.

LE ROI

Qu'est-ce à dire?...

... Le fleuve est attirant, par ce beau soir d'été ;
Je veux m'y plonger seul et libre.

LE COURTISAN, *s'inclinant.*

Majesté...

LE ROI

Que nul ici, sans mon appel, ne se hasarde.

LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT

Ton manteau peut suffire à faire bonne garde ;
Permits qu'on le suspende à ce chêne puissant,
Pour inspirer de loin la terreur au passant.

LE ROI

Soit.

*Un écuyer apporte le man-
teau royal qu'il développe
et suspend à une basse
branche du grand chêne.*

Allez !

*Il congédie du geste tous les
gens de sa suite. Quand
ils sont sortis, il remonte*

vers la berge du fleuve, au fond du théâtre, et disparaît derrière les touffes de roseaux.

SCÈNE VI

L'ERMITE, LE BUCHERON, puis LE PAUVRE.

L'Ermite et le bûcheron, écartant les broussailles, épient les mouvements du roi, devenu invisible pour le spectateur.

L'ERMITE

Tout se passe ainsi que dans le songe.

LE BUCHERON

C'est vrai ! Le voici nu... L'eau l'appelle, il s'y plonge.

L'ERMITE

Il nage comme un dieu des fleuves, à grands bras.

LE BUCHERON

Il disparaît, caché par un flot, là-bas.

*Le Pauvre entre lentement
par la gauche. L'ermite
et le bûcheron s'agenouil-
lent.*

L'ERMITE, *s'agenouillant.*

Chut ! Voici l'homme étrange, envoyé du mystère !

*Le Pauvre laisse tomber de
ses épaules à terre son
manteau en haillons. Il
apparaît alors vêtu d'une
simple tunique blanche,
serrée à la taille par une
corde. Il a les bras nus, le
col nu, les jambes et les
pieds nus. — Il disparaît
au fond, derrière les ro-
seaux. L'ermite et le
bûcheron ne le perdent
pas de vue.*

LE BUCHERON

Il ressemble au roi.

L'ERMITE

Non, nul n'est si beau sur terre.

LE BUCHERON

Il a laissé tomber dans l'herbe son manteau.

*Il relève le manteau du
Pauvre et le suspend pieu-
sement à l'arbre, à côté
du manteau royal.*

L'ERMITE

Il revêt les habits du roi!... Comme il est beau!

LE BUCHERON

Saint Georges chevalier n'a pas plus haute mine!

L'ERMITE, *comme saisi d'une inspiration subite.*

Frère!... il faut, à genoux, lui présenter l'hermine...
Puisque Dieu nous a faits témoins de tout ceci,
Aidons le ciel, afin qu'il nous prenne à merci.

*Le Pauvre reparait, vêtu des
habits du roi, la couronne
en tête.*

*L'ermite, suivi du bûcheron,
qui imite ses mouvements,
court se prosterner aux
pieds du Pauvre.*

L'ERMITE, *prosterné.*

Etre d'en haut qui m'as visité dans mon somme,
Nous savons que tu viens au nom du Dieu fait homme.

LE BUCHERON, *prosterné.*

Tes ordres sont d'en haut... Nous nous tairons, laissant
Le soin de la justice aux mains du Tout-Puissant.

*Le Pauvre fait un signe. Le
bûcheron et l'ermite se
retirent dans le taillis à
droite. Alors le Pauvre
prend le cor d'ivoire du
roi, suspendu à son cou
par une chaîne d'argent, et
sonne deux appels. Aussi-
tôt entrent les courtisans.*

SCÈNE VII

LE PAUVRE, *en roi*, LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT, LES
COURTISANS ; L'ERMITE *et* LE BUCHERON, *cachés*.

LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT

Sire, ta jument lasse a relevé la tête :
Elle t'a reconnu de loin, la noble bête !
Elle frappe du pied... A cheval !

TOUS

A cheval !

Tous s'éloignent, en entourant de leur empressement et des marques ordinaires de leur respect le Pauvre, vêtu en roi. Le manteau du Pauvre se balance aux basses branches de l'arbre, où était suspendu tout à l'heure le manteau royal.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, puis LE ROI, DES PIQUIERS.

LE ROI, *criant, au dehors.*

On a pris la couronne!...

Il entre éperdu.

... et le manteau royal!

Tous les courtisans se retournent et s'arrêtent interdits. Vêtu de la tunique blanche que le Pauvre lui a laissée, le roi, de son côté, s'arrête brusquement, en apercevant le Mendiant vêtu en roi. Le Mendiant le regarde fixement. Le roi recule sous ce regard.

UN DES COURTISANS

Quelque fou !

Il tire son épée.

Si tu veux que nous le fassions taire?...

*Le Pauvre, vêtu en roi, étend
le bras. Le courtisan
remet son épée au four-
reau.*

LE ROI, *reculant toujours et chancelant de terreur.*

Est-ce l'enfer vivant qui marche sur la terre?...

Spectre effrayant, es-tu sorti de mon miroir?...

Suis-je fou?... Comment puis-je être un autre et me voir?

Avec un cri de terreur.

Ah! j'ai compris ! c'est lui, le sorcier ! qu'on l'arrête !

*Le Mendiant vêtu en roi se
détourne du roi, et, impassible,
il sort lentement,
suivi de tous les courtisans.*

*Des piquiers viennent se
ranger derrière le cortège.
Le roi court sur eux ; ils
croisent leurs piques.*

UN PIQUIER, *au roi.*

Va-t'en, fou !

DEUXIÈME PIQUIER

Donne-lui de l'épieu sur la tête !

Ils lèvent leurs piques.

LE ROI, *aux piquiers.*

Arrière donc ! Je suis le roi !

PREMIER PIQUIER

Silence, chien !

Les piques s'abattent sur le roi. Un des soldats le prend par les épaules et le jette contre terre. Tous sortent.

SCÈNE IX

LE ROI, *seul*; L'ERMITE et LE BUCHERON, *cachés*.

LE ROI, *à terre*.

C'est lui, c'est encor lui ! C'est le magicien !
Il m'a pris le manteau royal et ma couronne,
Mon regard, tout l'aspect de toute ma personne !...
Un moment ! attendez ! et tournez-vous vers moi !
Arrêtez-le. Ce n'est pas lui, c'est moi le roi !
Ils s'en vont tous !... Par qui me faire reconnaître ?

Un silence.

Leurs yeux ensorcelés ne voient plus le vrai maître !
... Alors, et pour jamais, en mangeant, en buvant,
En dormant, je vais être un autre ! un faux vivant !
Non, non ! Cela n'est pas possible. C'est un songe ;

Un de ces cauchemars que la fièvre prolonge !
Je rêve... Eveillez-moi !

Il se soulève et crie impérieusement :

Valets!... mes éperons,
Mon cheval!... Au secours ! ducs, princes et barons !
A cheval ! qu'on le suive !... A cheval, qu'on l'atteigne,
Avant qu'il soit dans mon palais, avant qu'il règne
Sous mon dais ancestral, sur mon trône sacré !...

Il retombe sur un genou.

Quand il faudrait lutter avec Dieu, — je vaincrai !

Il demeure étendu à terre.

L'ERMITE, *caché.*

S'il devinait à quels malheurs Dieu le condamne !

SCÈNE X

LES MÊMES, LE BOUFFON.

LE ROI, *étendu à terre.*

A moi!

LE BOUFFON, *entrant.*

Quel est ce veau qui rugit comme un âne?

Il bâille et s'étire.

Comme on dort bien quand on n'a plus le ventre creux!

Apercevant le roi qui se relève et promène autour de lui des yeux égarés.

Tiens! mon braillard!... Il paraît ivre. Il est heureux.
A qui diable en a-t-il?

LE ROI

Le manteau ! la couronne !...
On les emporte ! à moi !...

Un silence.

Rien ne répond ?... personne !

*Il se retourne brusquement ;
et, désignant du doigt le
lointain, au fond à droite,
il s'adresse au bouffon sans
le reconnaître.*

Quels sont ces gens là-bas ?

LE BOUFFON, *regardant du même côté.*

Des gens, comme tu vois,
Qu'épouvante le tintamarre de ta voix !
Tudieu, l'ami, quel ut de poitrine ! Une abbesse
Vous paierait un bon prix pour lui chanter la messe !

LE ROI, *impérieux.*

Quels sont ces gens là-bas ?

LE BOUFFON

Vous criez comme un sourd !
Mais, si vous n'êtes pas aveugle, ce qui court, —

Voyez, — au premier rang de la chasse royale,
Ce manteau bleu, flottant sur un dos de cavale,
Cerien du tout, — qui semble un point, — c'est un grand roi,
Grandissime, très grand, presque aussi grand que moi!

LE ROI, *stupéfait, égaré.*

Le roi ! quel roi ?

LE BOUFFON

Parbleu, le roi !

LE ROI, *inquiet de soi-même.*

Suis-je en démence ?

LE BUCHERON, *caché, à l'ermite.*

Il cherche sa raison.

L'ERMITE, *au bûcheron.*

Le châtiment commence.

LE BOUFFON, *désignant du doigt la chasse royale.*

Vois ! son front cerclé d'or jette un éclair pareil
Au feu d'un vitrail plein d'un coucher de soleil...
Vois-tu là-bas, là-bas, la troupe galopante,
Comme elle ondule au gré du chemin qui serpente !
On dirait un dragon dont la tête est le roi.

LE ROI, *éperdu.*

Le roi ! quel roi ?

LE BOUFFON

Le roi parbleu!

LE ROI, *qui regarde au loin.*

Malheur sur moi!

Je vois distinctement la tête couronnée!
Une magie affreuse est sur ma destinée,
Mais demain, je ferai, par le feu, par le fer,
Torturer sous mes yeux tous ces sorciers d'enfer!
Ils mourront dans l'horreur des prisons sépulcrales
Ou sur des bûchers hauts comme des cathédrales!

LE BOUFFON, *le considérant froidement.*

J'en ai vu d'enfermés qui le méritaient moins.

L'ERMITE, *au bûcheron caché, mais visible pour le spectateur.*

Restons ici. Dieu veut que nous soyons témoins.

LE BOUFFON, *très poli, au roi.*

Je peux, si vous voulez, prévenir... à l'asile?
On viendrait vous chercher. J'aime à me rendre utile.
J'ai tout mon temps à moi, depuis que j'ai quitté
Mon emploi de bouffon près de Sa Majesté.

LE ROI, *le regardant d'un air égaré sans le reconnaître encore, puis le reconnaissant tout à coup.*

Ah ! c'est toi ?... Dieu lui-même à mon secours t'envoie !...
Ton esprit, tes bons mots ont toujours fait ma joie...
Quand tu m'abandonnas, ce fut, je le sais bien,
Non pas pour fuir ton roi — mais le magicien
Qui t'a pris avec moi dans cette horrible trame !
Cours au palais ! dénonce un imposteur infâme !
Va, cours, vole...

LE BOUFFON, *s'asseyant avec tranquillité et considérant le roi d'un air de compassion véritable.*

Pauvre homme !

LE ROI, *irrité.*

Obéis ! sur-le-champ !

Ou sinon, tremble !

LE BOUFFON

Eh là ! Je vous trouve touchant.
La liberté, ce n'est qu'un mot, oui, mais qui vibre !
Or, ayant quitté mon emploi pour être libre,
Croyez-vous que je vais servir des gens de rien ?
Des gens qui marchent — comme on dit — sur le chrétien ?

Il frappe de sa main le dessous de son pied.

LE ROI, *effaré.*

Ainsi, la nudité de ton maître — qui t'aime —
Suffit à t'empêcher de voir qu'il est lui-même ?

LE BOUFFON

Il est certain qu'un roi tout nu perdrait un peu
De son prestige. Un roi, c'est fait d'un manteau bleu
Avec de l'or dessus ; et dessous, de l'hermine.
Le sceptre fait le roi.

LE ROI, *anxieusement.*

Mais regarde, examine...
Rien en moi n'est changé... rien que mon vêtement.

LE BOUFFON

Monsieur, vous m'égayez iné-nar-ra-ble-ment.

LE ROI, *furieux.*

Prends-tu part au complot, vil bouffon, ver de terre ?
Mais songe que mes yeux ont percé le mystère...
Je saurai châtier tous les coupables, tous !

LE BOUFFON, *avec tranquillité.*

Tenez, rentrons plutôt à la maison des fous,
Ou bien choisissez vite une autre turlutaine.
Si vous vous entêtez, votre affaire est certaine...

D'un ton d'explication décisive.

... Ce roi, que vous venez de voir passer là-bas,
Comme il partait, je l'ai vu tantôt, à trois pas.
Même, il semblait grandi : j'en ai fait la remarque.
Je le connais : je fus bouffon chez ce monarque.

Avec sentiment :

Et je l'aimais, au fond... Pourquoi ? je n'en sais rien ;
Car ce Christian-là n'est pas très bon chrétien.
Il est grognon, hargneux, tyrannique, cynique...
Et — tu vois — je lui fais avec plaisir la nique.

Il fait un geste de moquerie.

Toi, tu parais plus drôle... Allons, prends ton manteau :
Le vent fratchit... Partons...

LE ROI, *bondissant sur lui.*

Maudit bouffon !

LE BOUFFON, *levant sa marotte.*

Tout beau !

Ma marotte a du plomb dans la tête, brave homme ;
Et si tu veux jouer au plus fou, je t'assomme.

LE ROI, *voyant arriver le vieux ministre Joseph.*

Mon fidèle Joseph ! à moi !

Entre le vieux ministre Joseph, suivi de serviteurs et de bourgeois. Le roi se place sur son chemin : Joseph fait mine de passer outre.

SCÈNE XI

LES MÊMES, JOSEPH, SERVITEURS *et* BOURGEOIS
à sa suite.

JOSEPH, *voyant que le roi lui barre la route.*

Qu'y a-t-il donc ?

LE ROI, *avec dignité, à Joseph.*

Je t'ai chassé, mais je t'accorde mon pardon !

LE BOUFFON

Qu'il est beau !

LE ROI, *à Joseph.*

Dieu voudra que ton cœur compatisse.

JOSEPH

Je suis sur mon domaine et j'y rends la justice :
Parle.

LE ROI, *désignant les gens de la suite de Joseph.*
Qui donc te suit ?

JOSEPH

Mes amis, des bourgeois,
Qui, rêvant la justice et le progrès des lois,
M'aident à formuler d'équitables sentences,
Bonhomme !

LE BOUFFON, *à Joseph.*

Holà ! tâchez de garder les distances,
Monseigneur !

JOSEPH, *au bouffon, avec bonté.*

Tiens, c'est toi !

LE BOUFFON, *montrant le roi.*

Cet homme presque nu,
Ce n'est pas le premier imbécile venu :
C'est le roi Christian ! du moins, il me l'assure.

*Les gens qui accompagnent
Joseph éclatent de rire.*

JOSEPH, *au roi, en mettant une aumône
dans la main du bouffon.*

Alors voici pour toi, pauvre roi sans chaussure.

Au bouffon.

Je te sais bon ; eh bien ! occupe ta bonté :
Veille aux pressants besoins de cette Majesté.

LE ROI, *prenant sa tête à deux mains.*

Un miracle infernal me suit. L'enfer me frappe.
Je sens que ma raison tournoyante m'échappe.
Mais je la retiendrai, de mes mains, sous mon front !
Les signes que m'envoient les enfers, mentiront.

A Joseph.

Joseph, mon vieux ministre ! O vieillard équitable !
Toi que mon père aimait, qui mangeais à ma table,
Toi qui m'as fait jouer, petit, sur tes genoux,
Comprends donc ! des sorciers sont ligués contre nous,
Ami... tu ne peux pas ne pas me reconnaître...

*Dans la colère, en surpré-
nant un signe moqueur du
bouffon.*

Les chiens de mon palais vont-ils mordre leur maître ?

Revenant au ton de la prière :

Voyons, tu reconnais Christian, l'empereur
Des rois, à qui les rois parlent avec terreur ?
Christian qui, parfois, te fut un peu sévère,
Mais qui t'aime, t'estime, et même... te révère.

Confondons à nous deux tous ces sorciers maudits...
Reconnais-moi d'un mot. Ce mot, si tu le dis,
On le croira. Le peuple est dans ta main ; on t'aime ;
Reconnais ton ami, ton roi, le roi suprême !...

Un silence.

Quoi ! tu te tais !... Tu prends le parti des enfers ?
Soit. Je lutterai seul, contre tout l'univers !

JOSEPH, *au bouffon.*

Le roi m'est venu voir chez moi.

LE ROI, *effaré.*

Quand ?

JOSEPH, *au bouffon.*

Tout à l'heure.

Sa Grâce m'a surpris dans ma vieille demeure ;
Son cœur s'apaise ; il veut me rendre mon emploi.

Au roi, en s'éloignant :

Sois fou, pauvre homme ! mais... n'offense pas le roi.

Il regarde encore le roi d'un air de tristesse, hausse les épaules et sort, suivi de ses fidèles. Le roi demeure accablé. Le bouffon lui pose la main sur l'épaule.

SCÈNE XII

LE ROI, LE BOUFFON.

LE ROI, *les yeux ailleurs.*

C'est toi, bouffon ?

LE BOUFFON

Moi-même ; affaire d'habitude.

LE ROI

Mes pieds saignent.

LE BOUFFON

La vie est un chemin très rude.

LE ROI

Ces cailloux sont aigus, inégaux et tranchants...

Ah ! ah !

LE BOUFFON, *qui se pique à un buisson où il a voulu cueillir une fleur.*

Ces églantiers, eux aussi, sont méchants...

... Pourtant, tout compte fait, ami, — je vous propose
 Un accord. — Vous vous croyez roi : c'est quelque chose,
 Car, en soi-même, on est ce que l'on se paraît.
 Que diriez-vous d'avoir pour palais la forêt?
 Je la connais : c'est la plus belle du royaume.
 Vivons-y, vous roi-spectre, et moi bouffon-fantôme,
 Vous, roi sans trône, et moi, bouffon de roi — sans roi!
 L'idée est bonne, et vous allez bien voir pourquoi :
 Ici vous évitez la cellule, et moi-même
 Le fouet... Puis, je ne sais pourquoi, mais je vous aime,
 Oui, déjà, tout à coup, comme un grand frère aîné
 Plus fou que moi, qui, tout majeur, me serait né !
 Or, les pauvres d'esprit ayant seuls l'âme bonne,
 Mes meilleurs calembours n'attendriront personne,
 Tandis que, grâce à vos gémissements puissants,
 Nous allons nous gagner tous les cœurs innocents.

LE ROI

La magie et tous les démons qu'elle commande,
 N'ont jamais inventé de misère aussi grande.

LE BOUFFON

C'est beaucoup dire !

LE ROI

Mais des signes paraîtront !

LE BOUFFON

C'est trop demander !

LE ROI

Dieu vengera mon affront

La terre va trembler... Et ce fleuve, mon fleuve,
Ira dire, en grondant, aux peuples qu'il abreuve,
Comment ses flots d'azur tantôt m'ont reconnu,
Quand je m'y suis baigné librement, seul et nu !...
Terre qui sais mon nom, je veux que tu l'attestes !
Faites-le retentir là-haut, foudres célestes !
Et toi, Nuit, grande Nuit, sur l'immense univers,
Viens tendre un deuil royal, illuminé d'éclairs !

LE BOUFFON

Parbleu ! j'ai bien moi-même au crâne une fissure,
Mais le génie en sort avec quelque mesure ;
De loin en loin j'en tire un sonnet, Dieu sait quand !
Mais vous, votre caboche est un petit volcan ;
Vous « éruptionnez » comme un roi de théâtre !
Et je dis, moi, qui suis d'humeur plutôt folâtre,
Qu'il est d'un goût douteux, pour le moindre bobo,
D'interpeller la Nuit, d'évoquer le Tombeau,
De grimper jusqu'au ciel et de s'en prendre aux astres.
Nos malheurs de fourmis ne sont point des désastres :

Vous aurez beau hurler, — et vous hurlez fort bien —
Lorsque nous pleurnichons, l'univers n'en sait rien.
Il sied de supporter gaîment l'Inévitable ;
Cette sagesse-là, seule, est la véritable...
C'est mon maître à danser, mon cher, qui me l'apprit ;
C'est ce qu'il appelait danser avec esprit.

LE ROI, *révant, avec colère.*

Malheur sur moi !

LE BOUFFON

Mais non ! Ton sort en vaut un autre.
Tiens, regarde, ô mon roi, quel palais est le nôtre !
Colonnades partout ! Trous d'azur au plafond.
Pour musique, le bruit que les feuillages font,
Avec les rossignols pour ténors. C'est superbe.
Des fraises et de l'eau sur une nappe d'herbe,
Où, plus riches mais plus légers que du vermeil,
Valsent des plats couleur de lune ou de soleil.

LE ROI, *révant.*

Maintenant le faux roi dîne à ma propre table.
Le châtiment sera terrible, épouvantable...

Gémissant tout à coup.

Oh ! oh !

LE BOUFFON

Pourquoi crier si fort ?

D'un ton de pitié profonde.

Ah ! oui, je sais...

Attends-moi... tes pieds nus seront bientôt pansés.

Il sort.

SCÈNE XIII

LE ROI ; LE BUCHERON *et* L'ERMITE, *cachés.*

LE ROI

O douleur ! — Ainsi, moi qui commandais naguère,
Droit sur les étriers de mon cheval de guerre,
Moi qui régnais sur tous, moi qu'on craignait partout,
Pieds nus, je ne puis pas même tenir debout !

Un silence. Il s'appelle lui-même avec angoisse.

Christian?...

D'un ton joyeux.

Tout mon sang répond, quand je me nomme !

S'interrogeant de nouveau avec inquiétude.

Es-tu roi, Christian?... ou n'es-tu rien qu'un homme?

*Il regarde autour de lui,
d'un air égaré, et désigne
du doigt les endroits dont
il parle.*

A cheval, j'étais là... Là, j'ai vu mon manteau ;
J'en suis sûr.

Un silence.

Si j'avais un miroir ?

Apercevant la source.

Ah ! cette eau !

*Il va péniblement vers la
source ; puis recule avec
terreur.*

Quel étranger, dans ce miroir, va m'apparaître?...
Si moi-même j'allais ne pas me reconnaître ?

*Il se penche un peu, très len-
tement, sur le bassin de la
source et s'assied au bord.*

Est-ce toi, Christian ?

Il se penche tout à fait.

Oui ! oui ! voici mes yeux !

Ma face !... Oh ! je tuerais ce fantôme odieux

Qui me change aux regards ensorcelés du monde !

*Il se penche de nouveau, et
plus longtemps, sur la
source. Un silence.*

Ah ! cette goutte d'eau, qu'elle paraît profonde !
Les yeux peuvent y voir l'immensité de l'air,
Mais partout l'âme échappe à nos regards de chair,
Et nul œil ne verra que mon âme est la même !...
Déjà je suis nié par mon bouffon qui m'aime !

Un silence.

Vienne donc l'assassin qui me reconnaîtrait !
Le roi qui meurt en roi peut mourir sans regret.

Il se regarde dans la source.

Oh ! détournez de moi vos regards de folie,
Mes yeux !

Il se lève brusquement.

Le spectre affreux pour lequel on m'oublie,
A cette heure est entré dans mon palais, en roi !
Il a mon lit, mes biens ancestraux ! il est moi !...
Contre le sortilège, il faudrait un miracle...
Mais non, ma volonté n'accepte point d'obstacle :
Je briserai du front ce mur — fût-il d'airain —
Parce que je saurai vouloir, en souverain !

Il s'assied de nouveau au bord de la source et demeure plongé dans ses pensées. Son regard est fixe. L'ermite et le bûcheron s'approchent du roi et le considèrent avec pitié. Le roi ne s'aperçoit pas de leur présence.

LE BUCHERON

Quel châtiment!... La mort eût été moins cruelle!

Il tire son couteau et le lance dans le fleuve.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LES CONJURÉS, LA VOIX DU FLEUVE.

Les conjurés entrent en courant.

TROISIÈME CONJURÉ, *accourant, au bûcheron.*

Tu n'as donc pas frappé ?

DEUXIÈME CONJURÉ, *au bûcheron*

Connais-tu la nouvelle ?

TROISIÈME CONJURÉ, *au bûcheron.*

Puisque le roi, tantôt, ici, s'est arrêté,
Pourquoi donc n'as-tu pas frappé Sa Majesté ?

DEUXIÈME CONJURÉ, *au bûcheron.*

Pourquoi ?

LE BUCHERON, *d'un air inspiré.*

Pour faire mieux !

PREMIER CONJURÉ, *accourant.*

On a brûlé la ville

Coupable de famine et de guerre civile!

Nouvarh, le roi féroce, a chassé devant lui

Les hommes qu'une armée a surpris dans la nuit!

Les femmes, les vieillards, les enfants par centaines,

Tous ceux qui n'ont pas fui, demi-nus, dans les plaines,

Par les monts, — pêle-mêle, enfants, femmes, vieillards,

Dans le fleuve ont été poussés, hurlants, hagards,

Et maintenant le fleuve accourt rouge... Il charrie

Un peuple! Il est gonflé du sang de la Patrie!

*Il s'élance vers le fond et
monte sur le rocher, d'où
il regarde couler le fleuve.*

Tous les flots du fleuve ont des visages humains!

Tous ont des yeux; des bras crispés; d'affreuses mains

Qui tournent dans la vague et font d'horribles gestes.

Le fleuve enflé se tord en tourbillons funestes,

Et chacun de ses flots, qui n'est qu'un flot de sang,

Pour maudire le roi jette un cri gémissant...

...Écoutez! écoutez! le peuple des morts crie:

*Le roi, — toujours assis et
comme insensible, — relève
la tête. Le bruit du fleuve,*

*torrent de cris, de sang,
 approche, éclate — puis
 s'engouffre dans le silence.*

LA VOIX DU FLEUVE, *grondante et lointaine.*

Maudit soit Christian, roi traître à sa Patrie!

*Le roi a relevé la tête d'un
 air de défi. Tous, dès son
 premier mot, l'entourent
 étonnés, puis menaçants.*

LE ROI, *dans un cri de triomphe.*

Le sang que j'ai versé me reconnaît du moins !...

Il se tourne vers le fleuve.

Vous dont j'ai fait des morts, vous serez mes témoins !
 Soyez remerciés pour vos cris d'anathème,
 Cadavres! — Criez tous : « C'est lui! le roi lui-même!
 Christian! » Soulevez vos bras, tendez vos doigts ;
 Dénoncez-moi, hurlant avec toutes vos voix :
 « C'est lui le roi, le roi qu'on hait, mais qu'on redoute ! »

DEUXIÈME CONJURÉ

Quel est cet homme-ci ?

PREMIER CONJURÉ

Quelque exilé sans doute,

Échappé du massacre et qui s'en va criant,
Rendu fou par l'horreur, que c'est lui Christian !

TROISIÈME CONJURÉ

Que n'es-tu Christian !...

*Mouvement des conjurés qui
veulent l'empêcher de par-
ler.*

Ce n'est plus un mystère,
Que nous voulons purger de ce fléau la terre !

PREMIER CONJURÉ

Oui, oui ! Pourquoi cacher un si juste complot,
Mes amis ? Il est temps de l'avouer bien haut :
Le peuple entier voudra que Christian périsse !

TOUS

Mort au prince de haine ! Au maître d'injustice !

LE ROI

Je suis prêt à mourir, pour mourir en vrai roi !
Conjurés, je ne suis pas fou : regardez-moi.
Je suis le roi. Cherchez, vous trouverez les preuves.
J'ai versé tout le sang qui coule dans mes fleuves.
Reconnaissez le roi Christian...

*Il ouvre sa tunique et offre
sa poitrine nue.*

Frappez-le !

DEUXIÈME CONJURÉ, *ricanant.*

Toi, Christian ? où donc est ton beau manteau bleu ?

PREMIER CONJURÉ

Rien que pour t'être dit le roi, dément immonde,
On devrait te jeter dans ce fleuve qui gronde !

TOUS, *voix diverses.*

Au fleuve ! A l'eau ! — Les pieds liés ! — La pierre au cou !

LE BUCHERON

Mes amis, respectez la misère d'un fou !

L'ERMITE, *étendant sur le roi le crucifix qu'il prend à
sa ceinture.*

Par la croix ! seul, le Christ a des droits sur cet homme.

PREMIER CONJURÉ

Pourquoi dit-il que c'est Christian qu'on le nomme ?
Il provoque le peuple.

TOUS

A mort !

SCÈNE XV

LES MÊMES, LE BOUFFON.

LE BOUFFON, *accourant, au roi.*

Attends un peu !

*Il le coiffe de son bonnet
de fou.*

Te voilà sacré !

TOUS, *montrant le roi du doigt avec dérision et ricanant.*

Ah !

LE ROI, *rejetant le bonnet du bouffon.*

Dieu juste ! Éternel Dieu !

Mon étrange misère est désormais certaine,
Je ne suis même pas reconnu par la haine !

*Tous les conjurés, y compris
le bûcheron, sortent en tu-
multe, puis leurs cris et
leurs menaces se perdent
au loin peu à peu, mêlés à
des rires de moquerie.*

LE BOUFFON, *s'agenouillant près de la source.*

Des pauvres m'ont donné pour toi ces linges blancs...
Approche-toi, je laverai tes pieds sanglants.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

L'EXIL DANS LA PATRIE

ACTE TROISIÈME

L'EXIL DANS LA PATRIE

Même décor qu'au second acte.

Au lever du rideau le roi entre, un bâton dans sa main droite et s'appuyant, de la gauche, sur l'épaule du bouffon. Leur marche à tous deux est pénible; le Roi, amaigri et pâle semble exténué de lassitude.

Le bouffon porte un paquet sur son épaule au bout d'un bâton.

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI, LE BOUFFON.

LE BOUFFON, *regardant autour de lui.*

Je reconnais l'endroit!

Joyeusement.

La source!... arrêtons-nous!

Le roi tombe assis sur une pierre. Le bouffon court s'agenouiller devant la source, et penché, il y boit.

La bonne eau!... Bois.

Il pose son paquet près de la source:

LE ROI

Le roi ne boit pas à genoux.

LE BOUFFON, *revenant s'asseoir près de lui en haussant les épaules.*

L'alliance d'abord m'avait paru meilleure,
 D'un fou-bouffon qui rit, — et d'un fou-roi qui pleure :
 Je conviens que partout nous sommes mal reçus ;
 A nous deux, nous voici pauvres comme un Jésus !

LE ROI

Fou, moi ! fou ! quand un autre est roi sous mon visage !
 Lorsque j'attends mon jour, patient comme un sage !
 ... Songe donc que je suis allé dans mon palais,
 Et que tous m'ont chassé, tous, mes ducs, mes valets !
 Comment mes gens auraient-ils pu me reconnaître,
 Quand mes chiens favoris hurlaient contre le maître !
 Le sortilège est sur nous tous !... Que faire ? — rien !
 Comment ôter ma face à ce magicien,
 Qu'on prend pour moi, tandis qu'une métamorphose
 Peut-être en mon cœur même a changé quelque chose ?
 Hélas !

LE BOUFFON

Palais de roi n'est pas maison de Dieu ;
 Le seuil en est sévère aux gens sans feu ni lieu,
 Et j'avais mes raisons, moi, pour ne pas t'y suivre...
 A présent, raisonnons un peu, car il faut vivre,

Et voilà bien des jours que nous vivons de rien !
Retournons chez le vieux Joseph... un bon chrétien,
Celui-là !

LE ROI

Le premier défenseur de mon trône
M'a renié!... j'irais mendier son aumône !

LE BOUFFON

Si vous êtes le roi (hein, suis-je assez gentil!)
Pourquoi me souffrir, moi? comment ça se fait-il?

LE ROI, *gravement.*

Ta folie est un talisman qui te protège.

LE BOUFFON

Ça, c'est comique. Soit, je veux bien, moi !

Philosophiquement.

Que sais-je?

Après réflexion.

Or, si l'on travaillait, comme tous les humains ?
Je vivrais de ma plume ; et toi, de tes deux mains.
Le travail est le seul père de la fortune.
Une soupe d'eau claire où l'on casse la lune,

C'est bon trois jours, mais bien monotone à la fin !
Fendre du bois, c'est moins pénible qu'avoir faim.

LE ROI, *distraitement.*

Et que peut faire un roi ?

LE BOUFFON

Toute honnête besogne.
Un roi peut labourer fièrement — qui qu'en grogne ;
Je dis que la paresse engendre tous les maux...
J'ai vu des éléphants, — ces rois des animaux,
Qui portent haut la tête et marchent avec pompe, —
Empiler du bois mort et vivre de leur trompe !

LE ROI

Travaille donc.

LE BOUFFON, *se couchant à terre.*

Mon Dieu ! je finirai par là.
Je suis las de chanter *do mi, do ré, do la,*
Et d'éveiller les seuls échos de la vallée,
Sans connaître le goût d'une miette avalée !
O temps heureux ! ô temps naïfs, où l'on prétend
Que l'aveugle Homerus, qui s'en allait chantant,
Gagnait le pain, la figue et le miel nécessaire...
Car de tout temps la faim fit chanter la misère !
Pourtant, quoiqu'on ait faim plusieurs fois chaque jour,

J'aime mieux vivre ici mal — que bien à la cour !
Allons, reprenons-nous nos courses vagabondes ?
Si tu t'es reposé, faisons le tour des mondes !...
A propos, si l'on s'en allait à l'étranger ?
C'est là qu'on trouverait peut-être à mieux manger ?

LE ROI

Je suis trop las. — La chair de mes pieds est meurtrie.
Pars seul, bouffon. Le roi mourra dans sa patrie.

LE BOUFFON

Moi ? vous quitter !... Jamais !... Je ne sais pas pourquoi,
Mais j'aime à consoler un fou qui se dit roi ;
Et je me crois si drôle aux côtés d'un tel maître,
Que pour nous voir passer je cherche une fenêtre.

Il exécute un entrechat.

Courage !... et pour apprendre à morguer le destin,
Écoutez-moi ces vers que j'ai faits ce matin :

Il déclame ses vers tout en dansant.

Je meurs de faim, mais... malgré ma disgrâce,
Je scande des vers...
Je suis un squelette... et le vent qui passe
Me passe au travers ;

Mais, joyeux, je lève un pied qui cliquette
 Au trou de mon nez...
Ceux qui n'ont pas vu danser de squelette
 Vont être étonnés!

Être un vrai squelette, ô sort délectable !
 Être mort... enfin !
Goûter, sans avoir à se mettre à table,
 La fin de la faim !

N'être plus de ceux qu'on dupe et flagorne,
 Ne plus promener
Sous un crâne étroit des erreurs sans borne !
 Ne plus s'indigner !

Dans le drame humain n'avoir plus de rôle,
 Et, sans tien ni mien,
Être un bon petit squelette bien drôle
 Qui ne pense à rien !

Ignorer les rois et la politique,
 Les crimes permis ;
Quand on fait des vers, narguer la critique
 Des petits amis,

Gens qui, tôt ou tard, d'une confiance
 Se font un poignard!...
Voilà bien pourquoi mon squelette danse
 Et rit, goguenard.

Plus d'amis, ô joie! et plus de maîtresse :
 Plus de trahison!

Mon squelette est donc, si fou qu'il paraisse,
Empli de raison.

Quand j'aurai fini mes folles culbutes

— Date lilia —

Je veux, bonnes gens, qu'on fasse des flûtes
De mes tibias!

Mon squelette lève un pied qui cliquette

Au trou de son nez,..

Ceux qui n'ont pas vu danser de squelette
Vont être étonnés!

*Il fait sa dernière pirouette
devant le roi.*

Quel chef-d'œuvre, hein? voilà ce qui s'appelle prendre
La lune avec les dents, à défaut de pain tendre!

*Apercevant deux figures dou-
teuses qui s'avancent peu
à peu en se dissimulant
derrière chaque arbre.*

Hum! Quels sont ces gaillards qui semblent curieux?...

*Il se lève et va vers eux;
le roi demeure comme
anéanti, étendu sur une
pierre, indifférent à ce
qui se passe.*

SCÈNE II

LE BOUFFON, LE ROI, DEUX VOLEURS.

LE BOUFFON, *allant aux voleurs.*

Vous demandez?

PREMIER VOLEUR, *rudement.*

Ta bourse.

LE BOUFFON

Il est prodigieux !

Ma bourse ? Et vous croyez que, si j'en avais une,
Je passerais ma vie à parler de la lune ?...

*Les voleurs se regardent l'un
l'autre, étonnés.*

Vous habitez ce bois, à ce qu'il me paraît ?

Bien. Je ne comprends pas les voleurs sans forêt,
Ni la forêt sans les voleurs.

DEUXIÈME VOLEUR

Ta bourse ! Vite !

LE BOUFFON

J'allais précisément vous demander un gîte...
N'auriez-vous pas une caverne quelque part ?

PREMIER VOLEUR

Vite ! nous avons faim !

LE BOUFFON

Voyez-vous le hasard !
J'ai faim bien plus que vous !

DEUXIÈME VOLEUR

Donne-nous quelque chose,
Quoi que ce soit.

LE BOUFFON

Comme on s'entend, dès que l'on cause !

*Il va ramasser le paquet
qu'il a déposé près de la
source. Il l'ouvre.*

Voici notre valise et ce qu'elle contient.

*Le paquet n'est autre chose
que le manteau du Men-
diant, roulé sur lui-même ;
il le développe et l'étale.*

C'est un manteau de roi !... je te l'offre, il est tien.

PREMIER VOLEUR, *à l'autre.*

Ne le prends pas : ces gens n'ont sur eux que des puces !

LE BOUFFON, *lui tendant le manteau.*

Voleur ingrat ! si je voulais que tu les eusses,
C'était par charité.

PREMIER VOLEUR, *irrité.*

Tu te moques de nous !

LE BOUFFON

Me moquer !... mon ami, tu connais mal les fous !
Je trouve qu'un mortel que la faim tarabuste
Et qui vole, — au péril de sa vie, — est un juste !

PREMIER VOLEUR, *subitement furieux en apercevant
les bannis qui entrent.*

En tout cas, j'aime mieux détrousser un passant,
Lorsque j'ai faim, que d'être un roi gorgé de sang,

Comme ce Christian qui massacre une ville,
Et qui, lorsqu'il est las de massacrer, — exile !
Tiens, vois !

*Il montre une troupe dégue-
nillée qu'on aperçoit à tra-
vers les arbres, au fond du
théâtre. Ce sont des femmes,
des enfants et des vieil-
lards qui se traînent pén-
iblement.*

LE ROI

Quels sont ceux-ci ? des spectres ?

PREMIER VOLEUR

Des bannis !...

Bienheureux sont les morts : tous leurs maux sont finis.

LE BOUFFON, *ému.*

Ces bannis, qui sont-ils ?

PREMIER VOLEUR

Les pères et les veuves
Des héros dont le sang fit déborder les fleuves !...
Quand le roi Christian, pour la faire égorger,
Livra leur ville, — tout un peuple, — à l'étranger,

Ceux-ci, les échappés de la grande tuerie,
Se cachèrent dans les forêts de leur patrie,
Et maintenant traqués à l'ordre du roi vil,
On les pousse en troupeau vers la terre d'exil,
Et sur l'affreux chemin qui devant eux s'allonge
Tout leur passé les suit comme un horrible songe...
Je fus l'un d'eux ! je fus un de ces révoltés
Armés pour la justice et pour les libertés...
J'ai vu le sang rougir tout à coup les eaux vertes,
J'ai vu le cri des morts dans les bouches ouvertes,
Mais l'eau rouge emporta les noyés et leurs cris,
Et voici ceux qui sont à plaindre : les proscrits !

Les deux voleurs disparaissent. Entrée des bannis.

SCÈNE III

LE BOUFFON, LE ROI, LES BANNIS, UN SOLDAT,
PREMIER *et* DEUXIÈME VIEILLARD, UNE MÈRE.

LE ROI

Partons !

LE BOUFFON, *étonné.*

Tu peux marcher ?

LE ROI, *essayant de se soulever sans y parvenir.*

Oui, pour mourir.

LE BOUFFON

Résiste

A cette envie. Elle est plus absurde que triste.

*Il regarde les bannis d'un air
apitoyé.*

Oh ! oh ! Ces gens n'ont plus que les os et la peau !
Comme ils marchent courbés, lamentable troupeau !

LE SOLDAT *entrant, aux bannis.*

On fera halte ici.

*Il place des soldats au fond,
pour garder la berge du
fleuve.*

UN VIEILLARD

Mais... puisque l'on arrive
Au fleuve, — laisse-nous, soldat, boire à la rive.
La soif est un enfer dans mon corps fatigué.

LE SOLDAT

Vous boirez tous...

*Mouvement de joie parmi les
bannis.*

plus tard... au passage du gué.

*Murmures de désappointe-
ment.*

*Le soldat sort. De nouveaux
bannis entrent encore et
vont s'asseoir ça et là.*

LE PREMIER VIEILLARD, *apercevant la source.*

De l'eau ! De l'eau !

*Tous courent vers la source.
Le vieillard les arrête du
geste, et, s'adressant à plu-
sieurs femmes qui portent
des enfants sur leurs bras :*

Buvez avant tous, — vous, les mères !

Les femmes boivent.

UNE MÈRE, *se relevant.*

Hélas ! l'eau de nos yeux rend les sources amères !

LE VIEILLARD

A présent, les petits.

Les enfants boivent.

Maintenant, nous, les vieux.

Les vieillards boivent.

LE VIEILLARD, *ayant bu le dernier.*

Je n'ai depuis longtemps bu que l'eau de mes yeux !

UN ENFANT, *à sa mère.*

J'ai faim.

LA MÈRE

Couche-toi donc à terre et fais un somme.

LE VIEILLARD

Christian, roi maudit, roi qui n'es pas un homme !

DEUXIÈME VIEILLARD

Nos chemins sous nos pieds se lèvent en criant,
Pour maudire à jamais ton nom, ô Christian !

LE ROI, *au bouffon d'une voix sourde.*

Partons!... J'essaie en vain. Mon corps brisé retombe.

PREMIER VIEILLARD

Et maintenant, bannis, où sera notre tombe ?
Nous n'aurons point de terre où reposer nos os.

DEUXIÈME VIEILLARD

Les exilés auront la mort, sans le repos !

UNE MÈRE

Mon petit enfant meurt ! La mamelle est tarie !

PREMIER VIEILLARD

Notre ennemie, hélas ! c'est donc notre patrie !

DEUXIÈME VIEILLARD

Elle nous chasse. Elle est mauvaise... Et nous l'aimons !

PREMIER VIEILLARD

L'horizon du pays, les plaines et les monts,
Nous regardent d'un air haineux qui nous repousse.

DEUXIÈME VIEILLARD

Et cependant, la vue encore en est bien douce !

PREMIER VIEILLARD

J'ai quitté la maison que mon père bâtit,
Le jardin clos de murs où j'ai joué petit,
Le cimetière où dort ma fille avec l'aïeule,
Et mon âme a pris peur, se voyant toute seule.

*Tous les bannis s'asseyent à
terre. Aussitôt après, en-
trent les soldats du roi.*

SCÈNE IV

LES MÊMES, LES SOLDATS DU ROI.

UN SOLDAT, à tous les bannis.

En marche ! il faut passer le fleuve !

Au premier vieillard.

Allons, vieillard !

Notre roi Christian vous donne au roi Nouvarh.

LE PREMIER VIEILLARD

Nous aimerions mourir sur la terre sacrée
Où la mère de notre mère est enterrée !

LE SOLDAT

En marche, les bannis ! en route ! allons, allons !

*Les soldats forcent les bannis
à reprendre leur route.*

LE PREMIER VIEILLARD

Oh ! les chemins d'exil, comme ils sont durs et longs !
Il s'en élève un cri qu'on ne fera plus taire.

*Il se baisse et gratte le sol
avec sa main.*

LE SOLDAT

Que fais-tu là ?

LE VIEILLARD

J'emporte un peu de cette terre
Que foulaiient mes aïeux, où mon père est mêlé,
Et j'y veux, dans l'exil, semer un grain de blé !

*Il sort avec les bannis qui
sont suivis par les soldats.*

SCÈNE V

LE ROI, LE BOUFFON.

LE BOUFFON

Ce spectacle a-t-il fait dans ton âme un miracle ?
Dis donc, es-tu toujours Christian ? — Ce spectacle
Ne t'a-t-il pas guéri de te croire empereur ?
En tout cas, nous pouvons nous dire, sans erreur,
Que tout fourbus, tout las, tout pauvres que nous sommes
Nous mourrons cent fois moins malheureux que ces ho

Il s'assied près du roi.

LE ROI

Je ne sais pas pourquoi tout mon cœur s'est troublé,
Quand ce vieillard nous a parlé d'un grain de blé.

Plusieurs soldats reviennent.

SCÈNE VI

LE ROI, LE BOUFFON ; SOLDATS DU ROI.

UN SOLDAT, *entrant, de loin, au roi et au bouffon.*

Eh ! vous autres, là-bas, les deux retardataires,
Allons, debout ! allez crever sur d'autres terres
En route pour l'exil !

UN AUTRE SOLDAT

En route pour l'exil !

LE BOUFFON, *se levant précipitamment.*

Eh ! là ! vous vous trompez !

LE PREMIER SOLDAT

Celui-là, que dit-il ?

LE DEUXIÈME SOLDAT

Avec les autres, ouste ! il faut passer le fleuve !

LE BOUFFON

Mais nous ne sommes pas de ces bannis !

LE PREMIER SOLDAT

La preuve ?

LE BOUFFON, *vivement.*

Permets que j'en appelle à tous ces malheureux...
Tous pourront assurer qu'il n'est pas l'un d'entre eux.

LE PREMIER SOLDAT, *lui tournant le dos et allant
vers le roi.*

Mensonge !

LE BOUFFON

Attends.

Il sort.

SCÈNE VII

LE ROI, LES SOLDATS.

LE PREMIER SOLDAT, *au roi.*

Hop, toi, debout!

LE ROI

Non.

LE PREMIER SOLDAT

Tu répliques?

Marche, ou tu sentiras la pointe de nos piques!

Deux soldats lèvent leur pique sur le roi, qui, les yeux levés vers les armes menaçantes, enlace de ses bras le tronc du chêne au pied duquel il est assis.

LE ROI

Exilé, moi ! non, pas cela ! plutôt la mort !
Frappe, soldat, j'attends tes coups, mais frappe fort :
On n'est jamais bien sûr de tuer un fantôme !
Si le roi meurt, qu'il meure au moins dans son royaume !
Vois ce tronc que j'étreins : il tient mieux qu'un rocher ?
Lorsque tu le verras lui-même s'arracher
Et s'envoler, traînant sur le sol ses racines,
Pour se replanter seul dans les forêts voisines,
Sous ta menace, alors, je baisserai le front...
J'obéirai... quand les forêts s'envoleront !

LE PREMIER SOLDAT

Frappe-le donc !

LE DEUXIÈME SOLDAT

Je ne sais pas pourquoi, je n'ose.

SCÈNE VIII

LES MÊMES ; LE BOUFFON, LE PREMIER VIEILLARD.

Le bouffon accourt, tenant par le bras deux soldats qui se laissent faire en riant. Le vieillard les suit.

LE BOUFFON

J'amène trois témoins pour éclaircir la chose.

Au vieillard.

Parle, vieux.

LE PREMIER SOLDAT

Ces bannis se soutiennent entre eux.

Parle, allons.

LE VIEILLARD

Ces gens-là semblent très malheureux,

Mais autrement que nous... ils ne sont pas des nôtres,
Et je peux en jurer au nom de tous les autres.

LE PREMIER SOLDAT

La preuve?

LE VIEILLARD

Bien avant notre arrivée ici,
Ces deux soldats se les montraient de loin.

LE BOUFFON, *au vieillard.*

Merci.

UN DES SOLDATS

C'est vrai.

LE VIEILLARD, *au roi.*

Un exilé t'a rendu la patrie!

Il sort suivi des soldats.

SCÈNE IX

LE ROI, LE BOUFFON, *puis* UN PETIT ENFANT.

LE ROI, *se raidissant contre lui-même.*

Je ne veux pas que mon âme soit attendrie...

*Un silence. On entend une
chanson lointaine.*

LE PETIT ENFANT, *chantant, au dehors.*

Fillette qui cours dans les bois,
Prends garde au loup!...

L'enfant paraît.

LE BOUFFON, *à l'enfant.*

Bonjour, petit! — Où va ce beau petit garçon?

L'ENFANT

Je viens de m'amuser. Je rentre à ma maison.

LE BOUFFON

A ta maison !... Il a sa maison !... On y mange,
Sans doute ?

L'ENFANT

Oui, venez avec moi.

LE BOUFFON

Petit ange !

Que fait ton père ?

L'ENFANT

Il est bûcheron.

LE BOUFFON

Beau métier !

Et par où puis-je aller chez toi ?

L'ENFANT

Par ce sentier.

LE BOUFFON

Bon. Et qui trouve-t-on chez toi ? Dis ta famille.

L'ENFANT

Père, mère et mes sœurs... puis une jeune fille

Étrangère ; — mais belle, oh ! belle ! et bonne !

LE BOUFFON

Et puis ?

L'ENFANT

Et puis son vieux papa.

LE BOUFFON

Marche donc : je te suis.

Au roi.

Sous les traits d'un enfant, tu vois la Providence...
La dédaigner serait au moins une imprudence :
Suivons-la.

LE ROI, *avec effort.*

Je ne peux marcher. Va seul, ami.
Voilà tant, tant de nuits que je n'ai pas dormi !
La fièvre est dans mon sang, et me brûle et m'altère...
Tu reviendras ici pour me mettre sous terre...
Va. Ce n'est pas que j'aie un courage abattu,
Mais la fatigue, hélas ! rend vaine la vertu.
Va-t'en.

LE BOUFFON, *montrant le roi à l'enfant.*

As-tu compris, mignon ?

*Il le prend par la main et
l'accompagne un peu dans
le sentier qui conduit à sa
maison.*

Dis à ton père
Qu'un homme, ici, près d'un ami qui désespère,
L'appelle à son secours, et que nous avons faim.

L'ENFANT

J'y vais... A la maison, on a toujours du pain.

*Il s'éloigne en sautillant et
en chantant :*

Fillette qui cours dans les bois,
Prends garde aux loups! prends garde aux rois!
Je sais un loup à face d'homme,
Et c'est Christian qu'on le nomme.
Au loup! au loup! étrangle, assomme!
Prends garde aux loups! prends garde aux rois!

*Le roi écoute avec douleur
la chanson enfantine qui
se perd au loin dans les
échos. Un long silence.
La nuit se fait peu à peu.*

SCÈNE X

LE ROI, LE BOUFFON.

LE ROI

J'ai soif !

LE BOUFFON

Ce creux de roche est une large coupe.

LE ROI

Boire à la source, après cette sordide troupe !
L'odeur de leurs haillons empuantit les fleurs !

LE BOUFFON

Ça te dégoûte ? Alors, fais comme eux, bois tes pleurs.

LE ROI

J'ai soif !

LE BOUFFON

Dans les déserts on meurt faute d'eau vive.

LE ROI, *irrité.*

J'ai faim!

LE BOUFFON

Le pain viendra. Tôt ou tard tout arrive.

*La nuit est venue. Le vent
siffle. Pluie, Grêle.*

LE ROI

Voici qu'il pleut.

LE BOUFFON

Fameux pour les fraisières en fleur!

LE ROI

Il grêle.

LE BOUFFON

Oh! ça, pour les vignes, c'est un malheur.

Eclairs et coup de tonnerre.

LE ROI

Il tonne!... Et me voici, sous le ciel, sans asile!

LE BOUFFON

Tous les humains n'ont pas l'existence facile.

LE ROI

Ah ! ciel maudit !

LE BOUFFON

*Regardant le ciel où, parmi
les éclairs, retentit encore
le grondement du ton-
nerre.*

Mais non !... Cet orage est fort beau.

*Il étend la main pour voir
s'il pleut encore.*

Tiens ! c'est fini !

LE ROI

J'ai froid.

LE BOUFFON

Eh bien, mets ton manteau.

*Il prend le manteau du Pauvre
et le lui présente.*

LE ROI

Ce haillon sur moi ?... Non ! Il est plein de vermine !

Il se couche sur la pierre.

LE BOUFFON

Les savants ont trouvé la puce de l'hermine...
Vous m'amusez, mais je vous plains, tout en riant...
Ah ! Enfin ! J'aperçois un falot !

SCÈNE XI

LE BOUFFON, LE ROI, MARIE, LE BUCHERON
et son PETIT ENFANT.

*Marie et le bûcheron entrent,
guidés par le petit enfant.
Le bûcheron porte une lan-
terne. Un rayon de lumière
frappe tout à coup le roi en
plein visage.*

MARIE, *avec un cri de joie douloureuse.*

Christian !

*Elle demeure un instant im-
mobile de surprise.*

LE ROI, *étendu sur la pierre ; d'une voix qui semble
lointaine.*

Qui m'appelle?... Oui, c'est moi, Christian ! Qui me nomme,
Dans la nuit, dans le froid, dans l'abîme ?

LE BUCHERON

Pauvre homme !

Marie court au roi et s'agenouille près de lui. — Le bûcheron pose sa lanterne sur une pierre près de la source et s'assied. Son enfant reste à son côté.

MARIE, *avec tendresse au roi, en lui prenant les mains.*

Christian ! Christian !

LE ROI, *de la même voix qui semble lointaine.*

Qui donc me reconnaît ?

LE BOUFFON, *stupéfait.*

Est-ce que sa folie entre sous mon bonnet ?

Il ôte son bonnet et le secoue.

Au diable !

MARIE, *effrayée, au roi qui la regarde sans la reconnaître.*

Et toi, vas-tu ne pas me reconnaître ?
... Christian ?

LE ROI, *comme attentif à une voix intérieure
et sans reconnaître la jeune fille.*

J'étais mort et je me sens renaître...
Dieu veillait ! il envoie un ange me sauver !

A Marie, avec égarement :

Les chefs de mes soldats sont sûrs : va les trouver ;
Qui que tu sois, je sens que ta voix est sincère...
Dis-leur où tu m'as vu, dans quels fonds de misère,
Et comment, sous mes traits, un vil magicien
Règne en maître dans mon palais qu'il a fait sien !
Trouve-moi des appuis... parle, prouve, conspire :
Je remets en tes mains l'empereur et l'empire !

MARIE, *au bouffon, avec anxiété.*

Il a la fièvre ?

LE BOUFFON

Un peu.

MARIE

Vous le connaissez ?

LE BOUFFON

Non,

Je ne sais rien de mon étrange compagnon,

Sauf qu'il se dit le roi... ce point-là nous sépare !

Il fait signe que le roi est fou.

MARIE, *joignant les mains avec effroi.*

Il n'est pas... fou, j'espère ?

LE BOUFFON

Il est au moins bizarre...

Mais moi, fou par métier, je ne suis étonné

Que du miracle, — bien plus commun, — d'être né...

Nous comprendrons plus tard, peut-être dans la tombe...

J'en étais au déluge et je vois la colombe :

Ça suffit.

MARIE, *se penchant vers le roi.*

Christian !... mon pauvre fiancé !

LE BOUFFON, *étonné, faisant signe que son intelligence est en déroute.*

Ah ?

LE ROI, *effrayé, cherchant à comprendre.*

Qu'est ceci ?

MARIE, *au roi.*

Ce qui te trouble est bien passé,

Ami ; reviens à toi... Je vais te dire... Ecoute...
Quand je t'aurai tout dit, tu souriras sans doute...
Je me crus folle aussi, dans le premier moment!...
Mais tu vas tout savoir...

LE ROI, *attentif avec un sursaut d'anxiété.*

Je vais savoir comment
Pour mieux désespérer le désespoir espère !

*Pendant que la jeune fille
parle, la physionomie du
bouffon exprime que tout
s'explique pour lui.*

MARIE

Lorsque le roi me fit traîner, avec mon père,
Dans son palais maudit, devant toute sa cour,
C'est qu'il était jaloux de notre tendre amour !
... Après t'avoir jeté dans quelque prison noire,
Ce roi méchant, menteur et lâche, me fit croire
(Car le roi te ressemble, ami !) que toi et lui,
— Tous deux si différents pour mes yeux d'aujourd'hui, —
Vous n'étiez qu'une même, une unique personne !
La terreur m'aveugla ; Dieu l'a voulu ; pardonne :
Je tombai dans le piège infâme!... Mais aussi
Tout s'accordait pour que la ruse réussit :

Songe donc que, depuis vingt jours, ta bien-aimée
 Ne te revoyait plus à l'heure accoutumée...
 On te gardait captif! tu vois que j'ai compris!
 L'étrange ressemblance abusa mes esprits :
 Voit-on pas des jumeaux que leur mère elle-même
 Ne sait pas distinguer l'un de l'autre?... Je t'aime,
 Toi seul!... Les mauvais jours sont loin... tu me revois...
 Reviens donc à toi-même et reconnais ma voix!

LE ROI, *qui l'a écoutée avec une terreur croissante.*

C'est bien cela : ... l'abîme effroyable se rouvre!
 Je ne percerai plus la nuit qui me recouvre!
 Tout vivant, je n'ai plus qu'un visage aboli,
 Comme celui d'un mort déjà voilé d'oubli,
 Et le seul être humain qui me plaigne et me nomme,
 N'appelle et ne chérit sous mon nom — qu'un autre homme!

MARIE

Que dis-tu?

LE ROI, *à Marie.*

Sous l'habit d'un écolier, un jour,
 C'est moi — mais moi le roi — qui t'ai parlé d'amour.

*Au bouffon, comme pour le
 prendre à témoin :*

L'écolier, — le roi, — sont un seul homme, le même,
Et c'est moi qu'elle hait tout ensemble — et qu'elle aime!

*Le bouffon hausse les épaules;
le roi se retournant
vers la jeune fille :*

Je ne suis plus le pauvre écolier que tu crois...
Je suis bien Christian, mais le roi, fils des rois!

LE BOUFFON

Quel entêté!

Avec compassion, à Marie.

... Pourtant, je comprends sa folie :

Il vous avait perdue!

MARIE

Il le croyait!

Au roi, avec câlinerie :

Oublie;

Je suis là; tu m'entends; le reste, on l'a rêvé...
Retrouve ta raison dans l'amour retrouvé.

LE ROI

Un masque avec ma chair maudite s'amalgame,
Et mon visage, hélas! c'était encor mon âme!
Je n'enlèverai plus, même au tranchant du fer,

Ce masque que j'ai pris et qui s'est fait ma chair, —
Et, pendant que le spectre est roi dans mon royaume,
Je ne suis même pas, moi, mon propre fantôme!

Debout et défiant le ciel.

Eh bien, mesurons-nous, formidable Destin!
Tu n'attendais de moi qu'un courage incertain?
Mais ma raison debout te résiste et te brave;
Cherche des résignés parmi mon peuple esclave!

MARIE, *au bouffon.*

C'est vrai que je lui trouve un visage étranger!

LE ROI, *gardant son attitude de défi.*

Rien, rien ne m'abattra! rien ne peut me changer :
Je suis le roi!

MARIE

Reprends tes bons yeux, ceux que j'aime;
Redeviens Christian, mon fiancé.

LE ROI, *avec violence.*

Blasphème!

Je suis Christian, roi... Je ne veux rien de toi,
Si tu ne reconnais la misère d'un roi!

MARIE

Plus cela!... par pitié!...

*Elle lui pose la main sur les
lèvres.*

Tais-toi, je te l'ordonne.

Sur tes lèvres, sens-tu comme ma main est bonne?
Souviens-toi du jardin, plein de fleurs et de nids,
Où nous marchions, les doigts mêlés, les cœurs unis ..
A pas lents... Nous allions en écoutant nos rêves,
Mon amour; et c'étaient de longues heures brèves!
Tu partais? ton adieu m'obscurcissait le jour;
Le soir me paraissait une aube à ton retour!
Le baiser que, de loin, tu m'envoyais d'un geste,
Changeait l'air qu'on respire en volupté céleste.

LE ROI, *irrité et hautain.*

L'empereur avant tout veut être respecté;
L'amour lui-même doit me nommer Majesté.

MARIE

Je ne peux voir en toi qu'un fiancé, — que j'aime.

LE ROI, *furieux.*

Prends garde à mes cachots! prends garde au bourreau, même

Tremble ! crains mes fureurs ! Je veux qu'on m'aime roi !

MARIE, *posant sa tête sur l'épaule du roi, avec une confiance câline, tandis qu'il garde un visage et une attitude terribles.*

Tu vois, mon Christian : je n'ai pas peur de toi.
 Mes malheurs ont causé ta folie... ou ta fièvre ?
 Mets ta main dans la mienne et mon front sous ta lèvre...
 Que t'a-t-on fait ? Pourquoi si tard dans la forêt ?
 Viens, dans ma maison, dire au père ton secret...
 Des bandits t'avaient-ils arrêté?... Ta famille
 S'inquiète sans doute?... Allons, viens...

LE ROI

Jeune fille,

Vous parlez au roi !

MARIE

Non ! Le roi, c'est un méchant,
 Un homme redoutable ; on tremble en l'approchant.
 Mais maintenant il dort dans son palais superbe ;
 Et vous, vous êtes là, seul, pauvre, assis sur l'herbe,
 Malade, au fond des bois...

LE ROI, *vaincu à demi, courbant la tête.*

Je suis le roi pourtant !

MARIE

Eh bien, je le dirai pour vous rendre content.
Au fond, qu'est-ce que tout cela peut bien me faire,
Puisque vous voilà tel que mon cœur vous préfère :
Pauvre et bon? — Même roi, je t'aimerais d'ailleurs,
Mais tel que te voilà, chargé de tes malheurs !

LE ROI, *étonné, relevant la tête.*

Dieu de bonté ! Voici des paroles étranges !

MARIE

Sois raisonnable. Allons, tiens, je veux que tu manges.

*Elle se tourne vers le bûche-
ron qui donne des provi-
sions à son petit enfant.
L'enfant les porte à Marie
qui les présente au roi.*

LE ROI, *la repoussant très doucement.*

Non. Je n'ai plus faim.

MARIE

Bois.

LE ROI

Je n'ai plus soif. .

MARIE

Alors,

(Il ne fait pas un temps à demeurer dehors)
Viens, viens dans ma maison, où mon père t'appelle...
Quand il douta de toi, sa douleur fut cruelle ;
Il est si bon !

Montrant le bûcheron.

Voici le pauvre travailleur
Qui nous prit en pitié dans notre grand malheur.
Quand j'ai dit : « ma maison », je parlais de la sienne ;
Il faut remercier sa charité chrétienne.

LE BOUFFON, *allant au bûcheron qu'il reconnaît tout à coup, et lui frappant sur l'épaule, d'un air de mystère :*

Toi qu'un jour je vis prêt à frapper un tyran,
Recevras-tu son ex-bouffon ?

LE BUCHERON, *se levant et prenant la lanterne.*

Mais oui.

LE BOUFFON

C'est grand !

Montrant le roi.

Mais lui, quoique fou, c'est (prends garde !) un roi fantôme

LE BUCHERON

J'aime ce roi tout nu, qui n'a pas de royaume.
Les fous parlent à Dieu ; Dieu leur répond tout bas.

LE ROI

Oh ! ce froid !

Le bûcheron ramasse pieusement le manteau du Pauvre, et le tend au bouffon.

LE BOUFFON, au roi.

Ton manteau.

Il le lui présente. Le roi le repousse.

LE ROI

Non, jamais !

MARIE, très tendrement.

Mets ton bras

Sur mon bras...

LE ROI, repoussant Marie.

Je n'ai pas besoin qu'on me secoure...
Je commande sur terre à tout ce qui m'entoure ;

Aux fièvres dans ma chair ; dans mon cœur à l'effroi ;
Et j'irai seul, debout...

LE BOUFFON

Mais oui, c'est toi le roi !...
Voyons ! mets ton manteau ; c'est une pauvre étoffe,
Mais ça vaut mieux que rien du tout. Sois philosophe.

MARIE, *aidant le bouffon à mettre sur les épaules du
roi le manteau du Pauvre.*

Obéissez !

LE ROI, *acceptant d'elle le manteau.*

C'est bien... Où donc est ma raison ?

*Il s'éloigne, courbé, butant,
s'arrêtant à chaque pas,
— appuyé à droite sur
l'épaule de Marie, soutenu
à gauche par le bouffon.
Le bûcheron les précède,
tenant son enfant par la
main et projetant devant*

*leurs pas la lumière de sa
lanterne.*

MARIE, *montrant un point dans l'espace devant eux.*

Vois-tu luire... là-bas... ce feu?... C'est la Maison.

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

LE ROI FAIT HOMME

ACTE QUATRIÈME

LE ROI FAIT HOMME

Sur la lisière de la forêt. — Tout au fond, on aperçoit la ville. — A droite, une hutte de bûcheron, sorte de toit posé sur la terre et formé de branches garnies de leur feuillage. Aux branches d'un arbre voisin sont accrochés un bissac et une guzla. Devant l'ouverture de la cabane, le manteau du Pauvre, à demi soulevé, est suspendu en guise de rideau.

Au milieu du théâtre, un arbre, quoique abattu par la hache, tient encore au tronc qui est énorme. Le tronc est coupé à hauteur de ceinture.

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI, LE BUCHERON *et plusieurs AIDES-BUCHERONS.*

Au levèr du rideau, le roi est en train de frapper à grands coups de hache l'arbre qui achève de tomber. Plusieurs bûcherons, dès qu'il est à terre, le divisent en plusieurs morceaux.

LE BUCHERON, *à ses aides.*

Emportez !

Les bûcherons emportent l'arbre au dehors.

Au roi familièrement :

Le métier finit donc par te plaire,

Apprenti ? — Bien cogné ! —

Il lui tend de la monnaie.

Tiens, voici ton salaire.

Mouvement de révolte du roi.

*Le bûcheron hausse les
épaules et place l'argent
sur le tronc de l'arbre.*

Et maintenant, repos...

*Il lui donne sur la tête une
tape amicale :*

Va dormir, mon garçon !

*Le roi va s'étendre sous son
toit de branchages.*

SCÈNE II

L'ERMITE, LE BUCHERON, LE ROI, *endormi.*

LE BUCHERON, *à l'ermite qui entre.*

Toi!... chut!

Il lui montre le roi endormi.

L'ERMITE, *à voix basse.*

Je viens savoir où les choses en sont.
Tes amis qui criaient : « Il faut que le Roi meure ! »
Que pensent-ils de toi ?

LE BUCHERON

Rien. Ils attendent l'heure.
Ils croient en moi. Je les apaise de mon mieux.

L'ERMITE

Et cette jeune fille, au cœur simple et pieux ?

LE BUCHERON

Elle sert mes enfants comme une paysanne.
Son père aussi travaille et dort dans ma cabane,
Et le roi Christian, comme moi bûcheron,
Gagne un pain savoureux aux sueurs de son front,
Heureux quand cette enfant, dont la calme innocence
L'aima, le croyant pauvre, aux temps de sa puissance,
Vient, plusieurs fois par jour, lui porter à manger.
Elle chante pour lui des chansons de berger,
L'apaise d'un sourire aux heures de colère,
Croit qu'il est... ce qu'il fut quand il a su lui plaire :
Un pauvre étudiant devenu fou — le jour
Où le roi Christian traversa leur amour.
Lui, sans doute contraint par le secret prodige,
Sauf nier qu'il est roi, fait tout ce qu'elle exige :
Il la vénère...

L'ERMITE

Il a sur lui, tyran dompté,
Le roi des rois, l'amour, sublime Majesté !

LE BUCHERON, *réfléchissant.*

Or ça, dis-moi pourquoi l'autre, celui qui règne,
Quoique envoyé d'en-haut, veut pourtant qu'on le craigne ?

Montrant le roi endormi.

Nous subissons toujours celui-ci dans sa loi !

L'ERMITE, *réfléchissant.*

Si l'Autre nous paraît l'image du vrai roi,
C'est pour que le vrai roi, qui dort dans cette hutte,
Contre soi-même et ses propres lois — entre en lutte ;
Et Christian (déjà changé, je te le dis)
Dans son fantôme hait tout ce qu'il fut jadis.
D'ailleurs, sous le faux prince on ne voit pas un crime,
Mais les édits de haine attendent leur victime.

LE BUCHERON

Et qui ?

L'ERMITE, *montrant le roi endormi.*

Lui-même ! Il doit subir tous les effets,
Les plus cruels, — des lois et du mal qu'il a faits.

LE BUCHERON, *cherchant à bien comprendre.*

Que les raisons de Dieu sont profondes et hautes !

L'ERMITE

Rien n'arrête les conséquences de nos fautes,
Et, sur le trône d'or et sous le manteau bleu,
Le Spectre attend, muet, comme un secret de Dieu !

LE BUCHERON, *d'un air de subite intelligence.*

Ah ! je comprends...

L'ERMITE

Quoi donc ?

LE BUCHERON

Pourquoi le roi conspire!...
Je comprends : son malheur, par là, deviendra pire !
Je devine à présent pourquoi son seul ami,
Le bouffon, quelquefois l'encourage à demi,
Semble ne plus savoir si le roi déraisonne
Ou s'il lutte en héros et si sa cause est bonne !
Dieu l'aveugle, voulant qu'il ne retarde pas
Le châtement final qui s'avance à grands pas.

L'ERMITE

Ainsi, le roi conspire ?

LE BUCHERON

Un ramassis de drôles
Ont juré d'attacher l'hermine à ses épaules.
Il suffit qu'il ressemble, imposteur ou dément,
Au roi qui qui règne... ils le flattent impudemment :
Ils le perdront !

Le roi endormi fait un mouvement et soupire.

L'ERMITE, *montrant le roi.*

Adieu... Frôlé par une abeille,
Le bûcheron royal, le roi pauvre, — s'éveille.

LE BUCHERON

Il s'étonne.

L'ERMITE

Entends-tu ce qu'il se dit tout bas ?

*Tous deux sortent en épiant
le réveil du roi.*

SCÈNE III

LE ROI, *puis* MARIE, *puis* LA VOIX PATERNELLE.

LE ROI

Le sommeil, c'est l'oubli : qu'on ne m'éveille pas...

*Il se met sur son séant, hors
de sa hutte.*

...Ou bien, qu'à mon réveil, autour de moi, je sente
Ta présence, ô toi qui consoles, même absente,
Marie !

MARIE, *entrant aussitôt.*

Oui, me voici. Vous me nommez : j'accours ;
Même quand je suis loin, je vous entends toujours.
Je ne suis jamais loin, d'ailleurs.

LE ROI, *la contemplant.*

Tête charmante !

*Elle se met à genoux devant
lui.*

Comme je serais seul sans cette voix aimante,
Si douce qu'on croirait entendre voltiger
L'abeille aux ailes d'or, qui porte un miel léger !

MARIE

Comme vous savez bien dire les douces choses !

LE ROI, *la faisant asseoir près de lui.*

L'abeille de ta voix a pour nid ces deux roses :
Tes lèvres. Ton regard est un ciel du matin
Qui met l'espoir levant sur mon obscur destin.

*D'un air irrité, il va prendre
sa hache qu'il soulève et
plante à nouveau dans le
tronc de l'arbre.*

O misère!... Etre un roi qui possédait des villes
Et se courber, pour vivre, à des besognes viles !
O ma couronne, hélas !

MARIE, *allant au fond et tressant une couronne.*

... Elle aura pour fleurons
Des gouttes d'eau sur des pistils de liserons...
C'est ma couronne, à moi... Regarde!

LE ROI

Quoi, petite ?

MARIE

Ma couronne, tressée en brins de clématite.

*Elle veut la lui poser sur le
front.*

LE ROI, *la repoussant avec douceur.*

Laisse; ces jeux d'enfant me lassent aujourd'hui.

Sévère tout à coup.

Et le roi n'aime pas qu'on ait pitié de lui!

*Il tombe dans une méditation
mauvaise. Son visage de-
vient effrayant. Il demeure
immobile. Tout en cher-
chant des fleurs, elle va
tout au fond, derrière les*

*arbres et les lianes qui la
cachent par instants.*

*Elle a posé sur sa tête sa
couronne de clématites.
Elle chante.*

MARIE, *chantant et cueillant des fleurs.*

Pendant qu'elle était endormie,
Le roi m'enleva mon amie...
Il l'emmena je ne sais où...
Depuis ce temps-là je suis fou!

Mais puisque je l'ai retrouvée,
Puisque ma douleur fût rêvée,
Plus heureux qu'un prince à la cour,
Je ne suis plus fou — que d'amour.

*Elle revient vers le roi qui
poursuit, sans la voir, ses
rêveries sombres, puis,
s'agenouillant près de lui :*

Ami, ma pauvre voix n'a-t elle plus de charmes ?
Tournez au moins vos yeux vers mes yeux pleins de larmes.

LE ROI, *sans la regarder, rêvant.*

... Le jour où je le vis passer sur mon cheval,
Portant mon manteau bleu, mon sceptre impérial,

Et commandant avec mon geste et ma parole,
J'ai gardé ma raison... mais ma raison est folle!

*Marie cache ses yeux en
larmes.*

Oh! ce spectre de moi, jailli de mon miroir!
Quelle fureur gonfla mon cœur, rien qu'à le voir!
Cet être tout semblable à moi, de quelle haine
J'ai haï son regard, sa parole hautaine,
Tout ce qui me ressemble et ce que j'aime en moi!
O folie! ô raison! Je me hais dans ce roi!

MARIE

Ami, venez au bois cueillir des primevères.

LE ROI

Je hais son nom : le mien! Je hais ses lois sévères :
Les miennes!... mais c'est moi qui serai le plus fort...
Je dormirai vivant quand il dormira mort.
Je le tuerai!

MARIE

Voici des églantines blanches.

LE ROI, *saisissant la hache.*

J'abattraï mon vainqueur comme j'abats ces branches!

Vois ! dans l'arbre vaincu — comme dans de la chair —
C'est en roi triomphant que j'enfonce le fer.

*Il plante la hache dans le
tronc du chêne.*

Hélas ! le roi tuait, mais le bûcheron cagné !
Ah ! sur mon bon cheval, j'ai fait d'autre besogne !
Devant moi, des géants casqués, lance en arrêt,
Aussi pressés que les vieux troncs de la forêt...
Je les chargeais, couronne au front, levant l'épée,
Et bientôt j'étais seul sur la forêt coupée !

MARIE, *lui essuyant le front.*

O mon cher fou !... mon roi !

LE ROI

Te reverrai-je encor,
O mon épée ! acier plus précieux que l'or !

MARIE

Nul n'est si beau que toi, quand tu lèves ta hache !

LE ROI, *rêvant, debout.*

Manteau bleu ! qu'à l'épaule une émeraude attache !
Satin d'azur, brodé d'astres étincelants,
Doublé de lourde hermine aux plis souples et blancs !

Des neiges caressaient la pourpre de ma robe,
Et dans ma gauche, — aux jours d'éclat, — j'avais le globe.
Oh! commander! régner! tenir sous son orgueil,
Sous sa loi, sous l'éclair terrible d'un coup d'œil,
Les hommes étonnés, impuissants... et sans nombre...

Il pleure.

Et maintenant... n'avoir à mes pieds que mon ombre!

MARIE

Vous resteriez bon, vous, si vous deveniez roi,
N'est-ce pas, Christian?...

Il ne répond pas.

... Si j'étais reine, moi,
Un jour, — je conduirais mes nations chéries,
Au soleil, sur le flanc des montagnes fleuries.
Je serais attentive aux loups, aux ours grondants,
Qui rôdent dans la nuit et font claquer leurs dents...
... Si j'entendais l'agneau qui fuit, qui s'épouvante,
J'irais, je le prendrais, je serais sa servante...
Je le rapporterais au milieu des troupeaux. .

LE ROI, *d'un air farouche.*

Les rois, des bergers? Non! des dompteurs sans repos!
Les hommes, des brebis? Non, des taureaux, des brutes!
Poursuis ton rêve, enfant, et laisse-nous nos luttes.

MARIE

Eh bien, parlons du temps où vous étiez petit,
Tout mignon, sur le sein d'une mère blotti...

LE ROI

Les petits des grands rois n'ont pas cette mémoire.

MARIE

Tant pis !... Je voudrais tant connaître votre histoire,
Et quelle heureuse mère aima si noble fils!

LE ROI

A quinze ans, je tenais dans ma main droite un lys.
J'étais le prince pur en qui le peuple espère ;
Je recueillais en moi les vertus de mon père,
Et, comme en un calice une sainte liqueur,
Il versait sa parole au cristal de mon cœur.

MARIE

Sa voix, ne l'avez-vous plus jamais entendue ?

LA VOIX PATERNELLE, *lointaine.*

L'amour seul te rendra ta couronne perdue...
Par ta propre pitié tu seras racheté...
Sois bon : ne cherche pas une autre royauté.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE BOUFFON.

Le bouffon, en entrant, va remettre à Marie des provisions qu'il apporte et qu'elle va placer aussitôt dans la hutte du roi.

LE ROI, *vivement, au bouffon qui entre.*

Eh bien ?

LE BOUFFON, *au roi qui, à mesure qu'il écoute, retombe dans ses réflexions.*

Eh bien... je perds la tête à ton service.
Être le fou d'un roi fut longtemps mon office,
Mais être fou de fou, cela me rendra fou
Et ma tête déjà ne tient plus sur mon cou !

On est plus fou qu'un fou, de suivre un fou sans l'être !
Tu me fais comploter contre mon ancien maître !
Enfin qui donc es-tu ? qu'est-ce que tout cela ?
Et suis-je ensorcelé par qui t'ensorcela ?...
Ou mon rêve est absurde ou ma vie insensée !

*Marie vient parler bas au
bouffon pendant que le roi
paraît absent de lui-même.*

MARIE, *au bouffon.*

Voyons, tu sais bien tout... par moi, sa fiancée !...
Avec ton cœur, ton esprit fin, tout ton crédit,
Il faut le détourner de ce complot maudit...
Et cependant... bercer sa démence touchante !

LE BOUFFON, *charmé.*

Ange !

Au roi, en regardant Marie :

Quand je vous dis qu'un enchanteur m'enchante !

Se rapprochant de lui.

Dans la ville, j'ai vu le roi...

*Sur un mouvement du roi, il
ajoute avec vivacité :*

... le faux!... enfin

Le vrai!... j'entends celui qui n'a jamais eu faim.

Pourrait-on vous confondre en vous voyant ensemble?

Question.

*Il prend sur le tronc de l'arbre
l'argent que le bûcheron y
a déposé, et montrant au
roi une pièce de monnaie :*

Cependant son portrait te ressemble.

*Il offre l'argent au roi qui le
refuse. Il le met alors dans
le bissac suspendu à l'arbre.*

Mais il règne et j'en dois conclure, avec ennui,

Que le vrai Christian, ce n'est pas toi, c'est lui ;

Donc, l'imposteur, c'est toi, tout le prouve, mon prince,

Et tu seras fouetté si jamais on te pince.

LE ROI, *révolté.*

Fouetté!

LE BOUFFON, *que Marie approuve du regard.*

Un peu... Crois-moi, congédie au plus tôt

Tes conjurés, et foin d'un dangereux complot !

Plus d'un qui, toi présent, parle haut, en complice,

Pour quelques sols te vend tout bas à la police.

LE ROI

Non, non ! mes partisans sont sûrs et sont hardis.

LE BOUFFON

Tu crois aveuglément tout ce que tu te dis!...

LE ROI, *résigné.*

Je ne verrai donc plus le palais de mes pères!...

LE BOUFFON

Bien !... Tu sembles moins fou lorsque tu désespères !
... Tes faux amis sont de terribles animaux ;
Leur victoire serait le pire de tes maux.

LE ROI, *fermement.*

Je veux reconquérir à tout prix ma couronne.

LE BOUFFON, *lui montrant la couronne de fleurs
de la jeune fille.*

A quoi bon ? — celle-ci vaut mieux.

MARIE, *offrant au roi la couronne de fleurs.*

Dieu te la donne ;
Les épines du Christ n'avaient pas une fleur.

LE ROI, *prenant la couronne et la jetant au loin.*

Cette dérision ajoute à mon malheur !

A Marie, avec rudesse.

Laissez-moi seul!

*Il cache sa tête dans ses
mains.*

MARIE, *tendrement.*

Non, aujourd'hui, je vous résiste :
Je ne m'en irai pas, non ; vous êtes trop triste.

*Marie et le bouffon se placent
l'une à sa gauche, l'autre
à sa droite.*

LE BOUFFON

Le trône est un fauteuil rembourré de soucis,
Et crois-moi, tous les rois sont gens fort mal assis.
Ne sois donc plus qu'un homme... aimé par une femme.

MARIE

Je sais des mots qui sont des caresses pour l'âme.

LE BOUFFON

Moi, je te chanterai de drôles de chansons.

MARIE

Fils de femme, sur nos deux cœurs nous te berçons.

LE BOUFFON

Je te dirai mes vers : jamais ça ne m'ennuie.

LE ROI

J'ai senti sur ma main comme une chaude pluie.

MARIE

Ce sont mes pleurs d'amour ; ses larmes d'amitié.

LE BOUFFON

De tes douleurs, chacun de nous prend la moitié :
Que t'en reste-t-il donc, roi des fous !

LE ROI, *s'interrogeant avec anxiété.*

Fou?... peut-être!...

LE BOUFFON

Un bûcheron dans les forêts est son seul maître ;
Oublie enfin les rois, leur faste et leur orgueil :
Va, reste aux champs.

MARIE

Le soir, assise sur ton seuil,
J'attendrai le retour de l'étoile première ;
Toi, de loin, tu verras ton seuil plein de lumière.

LE BOUFFON

A ton foyer l'ami viendra parfois s'asseoir.

La nuit tombe peu à peu.

MARIE, *montrant l'horizon assombri.*

Vois, la vie est passée et c'est déjà le soir.

Un silence.

LE BOUFFON, *à Marie, en prenant la guzla suspendue
à l'arbre.*

Mes vers !

MARIE, *récitant, accompagnée par la guzla.*

Les rois ont un beau manteau bleu
 Tout luisant d'étoiles dorées ;
 Le manteau des nuits azurées
 Ruisselle d'étoiles de feu...
 Il est à moi, le grand ciel bleu !

Le roi, les princes de sa cour,
 Ont sur la tête une couronne...
 La mienne au bois joli fleuronne,
 Et, plus fier qu'un prince à la cour,
 Pour diadème — j'ai l'amour.

Le roi demeure silencieux.

MARIE, *au bouffon.*

Toi, dis un conte, il oubliera sa peine.

LE BOUFFON

Il était une fois un roi...

MARIE

Et une reine...

LE BOUFFON

Tous deux grisés d'amour et de baisers chantants,
Se firent écuyers du chevalier Printemps,
Et quittant leur palais pour voir l'herbe qui pousse,
Ils passèrent cent ans à rêver sur la mousse,
Parmi les fleurs et les oiseaux du bois profond...
Vivez comme eux cent ans avec votre bouffon ;
Et lorsque vous aurez, pour terminer ce conte,
Beaucoup d'enfants, jusqu'à n'en plus savoir le compte,
C'est moi, le vieux jongleur, qui serai leur pantin.

LE ROI, *se levant brusquement.*

Non, non, je dois aller au bout de mon destin !

MARIE, *effrayée.*

Qu'a-t-il donc ?

LE BOUFFON, *épiant l'arrivée des partisans encore invisibles.*

Il a vu venir, par la clairière,
Ses partisans... C'est bien leur bande tout entière.

MARIE, *vivement, au roi.*

Oubliez, cher ami, des projets dangereux.
Ces hommes sont-ils sûrs ? Vous souffrirez par eux...
Dans leur faux dévouement, je crains, je sens un piège,
Et si je vous perdais, hélas, que deviendrais-je ?

LE ROI, *fronçant le sourcil.*

C'est bien !

Radouci.

Ta voix, tantôt, a calmé mon ennui...

*Avec une autorité sans ré-
plique.*

Le roi se doit à ceux qui travaillent pour lui.

MARIE, *qui sort lentement.*

Que faire, hélas !

LE BOUFFON, *regardant les partisans qui entrent.*

Oh ! les gens de vilaine mine !
Ces lapins-là te vendront cher des peaux d'hermine.

SCÈNE V

LE ROI, LE BOUFFON, LES PARTISANS CONSPIRATEURS, UN PETIT GARÇON.

Pendant que le groupe de partisans s'arrête et semble se consulter, l'un d'eux, à voix basse, s'adresse à un jeune garçon entré avec lui.

PREMIER PARTISAN, *au petit garçon, regardant l'assemblée des partisans.*

Il n'en manque pas un ; mon succès est complet...
Cours. Dis aux gens du roi de tendre leur filet.

Le petit garçon se sauve. Tous s'avancent enfin vers le roi, qui les attend, assis sur un tronc renversé, au

piéd d'un arbre, comme sur un trône. Le bouffon est debout et se place à son côté.

TROISIÈME PARTISAN

Monseigneur, votre règne est proche.

DEUXIÈME PARTISAN

Tout l'annonce.

Est-ce pour cette nuit ? il nous faut ta réponse.
A notre appel, deux mille hommes vont accourir.

LE ROI

Le mot d'ordre ?

DEUXIÈME PARTISAN, *donnant le mot d'ordre.*

« Ce roi si puissant...

LE BOUFFON, *achevant la formule.*

... doit mourir. »

LE ROI, *réfléchissant.*

Les portes du palais sont massives, très fortes...

DEUXIÈME PARTISAN

Du dedans, les soldats nous ouvriront les portes.

LE ROI, *s'oubliant.*

Mes gardes ouvriraient eux-mêmes ?

DEUXIÈME PARTISAN

A deux battants,
En pleine nuit. Leurs chefs sont chefs des mécontents.

LE ROI

Eux ! — On n'aurait jamais vu trahison pareille !
Eux, chargés de veiller sur leur roi qui sommeille,
Eux, les chiens, ouvriraient ma chambre à l'ennemi ?

DEUXIÈME PARTISAN

Et tu pourras tuer Christian endormi.

Christian tressaille.

J'ai combiné cela moi-même, je m'en vante.

Voyant pâlir le roi.

Qu'as-tu ?

LE ROI, *terrifié.*

Pour Christian cette mort m'épouvante !
Tous le haïssaient donc dans son propre palais ?

DEUXIÈME PARTISAN

Du premier de ses ducs au dernier des valets...

TROISIÈME PARTISAN

Pourquoi pâlir ainsi d'une pâleur étrange?...
Si c'est toi le vrai roi, leur trahison te venge.

LE ROI

Non pas !... S'ils croient servir un imposteur en moi,
C'est moi qui suis trahi, — puisque je suis le roi !

TROISIÈME PARTISAN

L'instant est sérieux : chante cet air à d'autres !
Jette ton masque ; nous, nous déposons les nôtres :
Tu n'es qu'un imposteur... dont nous nous contentons !
Crie au peuple ton droit divin sur tous les tons,
Mais sache que nous, nous faisons semblant d'y croire.

LE BOUFFON

Et pareil fait n'est pas unique dans l'histoire !

LE ROI

Mais alors, vils coquins, qu'espérez-vous de moi ?

LE BOUFFON

Chacun notre lambeau de ton manteau de roi !
Il est bleu comme un ciel, et tout parsemé d'astres
Que les marchands d'habits nous changeront en piastres.

DEUXIÈME PARTISAN

Voilà !

LE BOUFFON, *ironique.*

Sous les longs plis traînants du manteau bleu,
Tu veux devenir roi?... nous voulons l'être un peu.

TROISIÈME PARTISAN

Silence, à la fin, toi !

LE BOUFFON, *vivement.*

Permettez ! répondrai-je,
Tous les rois ont un fou, libre par privilège ;
Les mots des rois ce sont leurs bouffons qui les font :
Ne diminuez pas un roi — de son bouffon.

TROISIÈME PARTISAN, *avec violence, au roi.*

Serai-je vice-roi?

QUATRIÈME PARTISAN

Moi ministre?

DEUXIÈME PARTISAN

Moi prince?

LE BOUFFON, *d'un ton cauteleux.*

Je ne veux qu'un très mince emploi, fût-ce en province.
Pourvu que j'aie un peu d'argent, sans travailler...

LE ROI, *à lui-même.*

O mon père, à qui donc ai-je dû m'allier!...

*Il traverse la scène, suivi par
la bande des conjurés.*

Ne suis-je qu'un requin suivi par d'autres bêtes ?

*Il se retourne violemment, et
les balayant du geste :*

Assez ! Allez-vous-en, vils coquins que vous êtes !
Mon père fut un roi très juste et glorieux...
Je vaincrai seul, et pour l'honneur de mes aïeux,
Revêtu de mon droit comme d'une cuirasse...
Allez-vous-en !

LE BOUFFON

Allez-vous-en, race vorace !

TROISIÈME PARTISAN, *au roi.*

Trop tard, mon cher... nous te ferons roi !

TOUS, *entourant le roi et le menaçant.*

Malgré toi !

*Un officier et ses soldats
cernent brusquement les
partisans, qui ne font
aucune résistance. On s'est
tout d'abord assuré de la
personne du roi. Des gens
du peuple suivent curieu-
sement les soldats.*

SCÈNE VI

LE ROI, LE BOUFFON, LES PARTISANS, UN OFFICIER,
DES SOLDATS, UN HÉRAUT, UN SCRIBE, DEUX
BOURREAUX, GENS DU PEUPLE, *puis* L'ERMITE *et*
LE BUCHERON.

LE PREMIER PARTISAN, *bas, à l'officier.*

C'est le moment.

L'OFFICIER, *à ses soldats.*

Qu'on les arrête, au nom du roi !

LE BOUFFON

C'était prévu.

*Le premier partisan a parlé
bas à l'officier, en lui mon-
trant le roi, puis il a dis-
paru.*

L'OFFICIER *désignant le roi.*

C'est lui l'imposteur. — Qu'on l'attache.
Et d'abord éloignez de sa main cette hache.

*Les bourreaux exécutent les
ordres de l'officier. Un
soldat s'empare de la hache.
Le bouffon se place à la
droite du roi qu'on attache
au tronc du chêne.*

LE ROI

A quoi bon me lier ainsi, brutalement?
Je serais aussi bien gardé par un serment ;
Plus simplement encor par ma parole auguste.

L'OFFICIER

Que dit-il?... Ah! il joue au monarque! C'est juste.

LE BOUFFON, *à part.*

Chez l'autre Christian que ne suis-je resté !
Là-bas j'avais le fouet sans l'avoir mérité !

L'OFFICIER, *au bouffon.*

Ah! ah! c'est toi, bouffon?

LE BOUFFON

Oui, j'ai changé de maître.

L'OFFICIER

Sois libre. Ordre du roi.

LE BOUFFON

Non !... J'aurais l'air d'un traître.

*Il va se placer aux côtés du
roi.*

L'OFFICIER, *aux conspirateurs, qui murmurent.*

Vous, silence ! ou la mort.

*Il fait un signe. Un suivant
du héraut sonne de la
trompette. De nouveaux
témoins accourent parmi
lesquels l'ermite et le bû-
cheron chef des conjurés.
Au héraut.*

Lis l'édit souverain.

LE HÉRAUT, *lisant.*

« Au nom de Christian qu'on révère et qu'on craint... »

LE ROI

Mais Christian, c'est moi ! Je suis le roi lui-même.

LE HÉRAUT, *sur un signe de l'officier.*

« Au nom du roi régnant, — oint de Dieu, roi suprême, —
« Les accusés seront fouettés, au pilori,
« Jusqu'à ce que l'aveu jaillisse dans un cri. »

*Le héraut élève le parchemin
au-dessus de sa tête pour le
bien montrer à tous.*

LE ROI, *à part.*

Mon propre édit !

Haut.

Je suis le roi !

LE BOUFFON, *à part, examinant le roi,
avec attention.*

Bonté divine !

Il montre une grandeur où le roi se devine !

LE ROI

Puis-je me renier moi-même ? Jamais, non !

L'OFFICIER

La torture te fera dire ton vrai nom.

LE ROI

Je suis le roi.

L'OFFICIER

Bourreaux, mettez à nu son torse...
Fouettez, en augmentant à chaque coup la force...

LE ROI

Le fouet!...

L'OFFICIER

Le premier coup doit être assez léger.
... Ce sont des coups de fouet qui vont t'interroger.

LE ROI

Le fouet! on ne va pas me traiter de la sorte!

L'OFFICIER

La volonté du roi doit rester la plus forte.

LE ROI

Non, non!... Je fus aussi soldat, — chef de soldats :
Je demande, je veux qu'on ne me touche pas.
Je laisse au roi régnant sa puissance usurpée.
Mais déliez mes mains, donnez-moi votre épée,
Et je me frapperai sur-le-champ, en plein cœur...
On doit être clément, — quand on est le vainqueur.

LE BOUFFON, à part, ému, reconnaissant le roi.

C'est le roi!... bien changé!

L'OFFICIER, *s'excusant avec fermeté.*

Soldat, j'ai ma consigne.

LE ROI

Oh ! par pitié, la mort ! pas cette offense insigne !
Le roi peut dans le sang d'un roi plonger sa main...
Il n'a pas droit d'humilier un être humain !

LE BOUFFON, *à part.*

Tiens ! tiens ! tiens !

*Sur un signe, les bourreaux
mettent à nu le torse du
roi, puis attendent les
ordres de l'officier.*

LE ROI

Soit, bourreaux ! Faites la chose infâme.
Mais je n'ai pas le cœur incertain d'une femme...
... Un enfant peut mentir pour n'être pas fouetté :

Fièremment.

Je suis Christian, — roi.

L'OFFICIER

Fouettez Sa Majesté.

*On lui donne un premier
coup de fouet.*

LE ROI

O colère ! ne fais pas éclater mes veines !
 Restez dans mes poumons, cris d'horreur, plaintes vaines
 Révolte de mon sang exaspéré, tais-toi !
 Le silence est encore une grandeur de roi !

L'OFFICIER

Ton nom ?

LE ROI

Christian, roi.

*L'officier fait un signe. —
 Le bourreau donne un coup
 de fouet.*

O Dieu ! n'est-ce qu'un rêve ?
 Non ! l'angoisse d'un songe est horrible, mais brève...
 ... Quel roi subit jamais de semblables douleurs ?

L'ERMITE, *élevant son crucifix.*

Lui, qui voulut mourir pour nous rendre meilleurs.
 Avais-tu pitié, toi, de l'humaine misère ?

LE ROI, *se lamentant.*

J'ai moi-même forgé la chaîne qui me serre.
 Non, je n'eus pas pitié des hommes, mes pareils ;

La bonté n'eut jamais de place en mes conseils...
Pauvres hommes !

Le bouffon pleure.

L'OFFICIER

Ton nom ?

Le roi ne répond pas. —

*L'officier fait un signe. Le
fouet s'abat sur le roi.*

L'OFFICIER

Dis comment tu te nommes ?

*Un long silence. L'officier
fait un signe. — Le bour-
reau donne un coup de
fouet terrible.*

LE ROI, *hurlant sous le fouet.*

Hélas ! Je ne suis plus qu'un homme entre les hommes !

L'OFFICIER, *au scribe.*

Ecris.

*Le scribe écrit le désaveu
que lui dicte l'officier :*

« Les poings liés ; — fouetté, — le torse nu,
« Le prétendant, qui n'est qu'un fou, l'a reconnu. »

Le scribe lui remet son écrit.

L'OFFICIER, *aux partisans, avec dureté.*

Quant à vous, nous savons vos noms. Je vous conseille
De vous soumettre au roi.

On les délivre.

Partez. On vous surveille.

*Tous les partisans sortent,
poussés par les soldats.*

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins LES PARTISANS.

L'OFFICIER, *désignant le bouffon à quelques-uns
de ses soldats.*

Ramenez le bouffon chez son roi.

LE BOUFFON, *repoussant les soldats qui veulent
le saisir.*

Lâchez-moi !

Celui qui souffre ici, celui-là c'est mon roi.

*Les soldats l'entraînent.
Criant.*

Courage, Christian !... Si l'âme est immortelle,
Tu reverras, — fût-il mort, — ton bouffon fidèle.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, *moins* LE BOUFFON.

LE ROI, *se lamentant.*

Ai-je touché le fond de mon malheur affreux ?

On entend des cris de femme.

Quels sont ces cris ?

L'OFFICIER

Tu vas le savoir !

SCÈNE IX

LES MÊMES, MARIE, *les mains liées, entourée de soldats.*

MARIE, *entrant et apercevant le roi.*

Malheureux !

*Elle court à lui et s'affaisse
au pied du pilori.*

LE ROI

Elle!... Où la conduit-on ainsi? Quel est son crime?

L'OFFICIER

Elle est ta fiancée?

LE ROI

Hélas ! et ma victime.

MARIE

Dis-leur mon innocence... Ils me délivreront...
Que je puisse essuyer la sueur de ton front !

LE ROI

Qu'on me torture encor ! qu'on me fouaille, qu'importe !
Mes muscles sont d'acier vivant, mon âme est forte,
Mais cette enfant, ... pourquoi, sous des liens de fer,
Briser, par la douleur, son âme dans sa chair ?
Pourquoi faire subir à la douce innocente
De tels tourments ?

L'OFFICIER

Afin que ton cœur les ressente !

LE ROI

Oui ! Ses maux sont pour moi le pire châtiment !
Sa chaîne sur mon cœur pèse effroyablement !
Grâce ! Qu'on ait pitié d'elle ! qu'on la délie !
... J'ai connu les horreurs sombres de la folie ;
J'étais fou ! la démence est un cachot sans jour :
Elle y fut ma lueur, mon étoile d'amour !
Oh ! grâce ! elle est si jeune, avec un cœur si tendre !
Oh ! ils sont sourds !... et Dieu refuse de m'entendre !
Mais, voyez ! le fer noir a déchiré ses bras !

MARIE, *se relevant un peu, et s'adressant aux soldats,
très doucement.*

Mes bons seigneurs, j'étais sa fiancée, hélas !

Et nous aimions la vie avec toutes ses peines.
L'amour vrai, c'est l'oubli des misères humaines :
Laissez-nous nous aimer. L'amour, c'est le seul bien,
La fortune de ceux-là même qui n'ont rien ;
C'est le trésor pareil de l'humble et du superbe ;
Il appartient à tous comme les fleurs dans l'herbe,
Et la lointaine étoile au fond du firmament...
Laissez-nous nous aimer humblement, librement..

L'OFFICIER

Bah ! dans le lit du roi tu referas ce rêve !

LE ROI, *dans un grondement de rage terrible.*

Tu dis ?

L'OFFICIER

C'est pour le lit du roi qu'on te l'enlève !

LE ROI, *poussant un cri d'appel vers les bûcherons
assemblés parmi la foule.*

Mes amis !

L'OFFICIER

Tes amis sont à nous... Parle-leur :
Leur silence sera ta dernière douleur.

LE ROI, *criant son appel très vite.*

Amis ! il faut tenter une chose hardie...

Vite, sonnez du cor, comme aux jours d'incendie,
Et les bouviers des hauts plateaux, les traqueurs d'ours,
Descendront, comme une avalanche, à mon secours !
... Sonnez le triple appel qui fait prendre les armes !

*Un des bûcherons élève sa
trompe de corne et s'ap-
prête à en sonner. — Un
signe du bûcheron, chef
des conjurés, l'arrête. Un
grand silence.*

A Marie :

Malheureuse ! Pas un n'est touché de tes larmes !...

*Se tournant de nouveau vers
le peuple.*

Mes malheurs sont les tiens, peuple désespéré !...
La pierre du foyer est un autel sacré...
Souffrirez-vous que, sous vos yeux, on la profane ?
Un bûcheron n'est-il pas roi dans sa cabane ?

*S'adressant au bûcheron, chef
des conjurés.*

Toi, leur chef, qui donnais l'asile à cette enfant,
C'est donc ainsi que ton cœur lâche la défend !

LE BUCHERON, *d'un accent mystérieux et solennel.*

Nous avons — au-dessus de nous — ta destinée.

LE ROI, *se tordant dans ses liens.*

Oui ! ma force est en moi comme une âme damnée,
Et ces fers tortueux m'étreignent, âme et corps,
Comme autant de serpents qui seraient des remords !

L'OFFICIER, *au roi.*

C'est ce que veut mon maître. Accablé sous ta chaîne,
Tu dois rester ainsi jusqu'à l'aube prochaine.

Au peuple.

Au large, tous !... Il faut qu'il reste là tout seul,
Seul comme un nouveau-né, comme un mort au linceul ;
Seul, pour que nul à ses tourments ne compatisse ;
Seul sous la nuit, devant l'éternelle justice !...

Le peuple se retire, lentement éparpillé. — Des soldats saisissent la jeune fille et l'emmènent, sous la garde de l'officier.

MARIE, *de loin, entraînée par les soldats.*

Adieu, mon Christian !

LE ROI

Et j'avais cru souffrir !

SCÈNE X

LE ROI *seul, dans une obscurité toujours croissante, puis*
LA VOIX DES PEUPLES *et LA VOIX DU PAUVRE.*

LE ROI

Verrai-je donc ceci sans tuer ni mourir ?
Non !... tout un peuple gronde en mon cœur solitaire,
Et j'abattraï ce bloc qui me rive à la terre,
Ou bien... j'y laisserai mes deux bras en lambeaux,
Et, tel un évadé monstrueux des tombeaux,
Tout rongé par la mort, plus hideux qu'un fantôme,
J'irai seul — chez ce roi fléau de son royaume,
Et justicier sans bras, vengeur prodigieux,
Je porterai la foudre en éclairs, dans mes yeux !

*Il se consume en efforts inu-
tiles, puis s'arrête, hale-
tant.*

Hélas ! pour renverser ce bloc à coups d'épaule,
 Il faudrait le Titan qui supporte le pôle !...
 Ce tronc d'arbre a mille ans !... il ne cédera pas !...
 Le globe tout entier le retient par en bas,
 Et, captive avec lui du temps et de la terre,
 Mon âme hurle, prise au piège du Mystère !

*La nuit, à mesure qu'il
 parle, est devenue com-
 plète, de sorte que les spec-
 tateurs n'aperçoivent plus
 le roi. Ils ne voient que
 l'obscurité au fond de la-
 quelle on entend sa lamen-
 tation :*

Dans le puits sans parois où ma raison descend,
 Je ne sais même plus si je dors, si je veille...

Mais je reconnais, Dieu puissant,
 Que toute douleur d'homme à la mienne est pareille.
 Seigneur ! nous crions tous, les peuples et les rois,
 Verstoi, les bras tordus, des fonds du même gouffre,
 Dans le tourbillon des effrois...

Tout homme souffre, ô Dieu : mais vois ce que je souffre !

*On entend une symphonie
 lointaine et plaintive, un
 monde qui pleure.*

LA VOIX DES PEUPLES

Miserere, Miserere, Miserere !

LA VOIX DU PAUVRE

Par ta propre pitié tu seras délivré.

LA VOIX DES PEUPLES

Miserere ! Miserere !

SCÈNE XI

LE ROI, LE PAUVRE, LA VOIX DES PEUPLES.

La nuit, qui était complète, se dissipe. Les rayons de la lune inondent la clairière. On revoit Christian lié à l'arbre. Du fond du théâtre, un voyageur blanc, tenant en main un grand bâton recourbé, s'avance vers le roi. Il ressemble à Christian. C'est le Pauvre.

LE PAUVRE *s'arrêtant devant le roi.*

Homme ! l'esprit de l'homme est une eau peu profonde,
Où pourtant se reflète à l'infini — le monde !

LA VOIX DES PEUPLES

Miserere !

LE PAUVRE

Prometheus, enchaîné par des dieux sans amour,
Fut livré, sur un roc, à l'immortel vautour :
Il avait pris au ciel — pour les hommes — la flamme,
Principe des foyers où s'éclaira leur âme.
Moi, je suis l'Envoyé du Dieu vainqueur des dieux,
Et je t'ai fait souffrir le supplice odieux,
Pour t'apprendre comment l'homme a besoin qu'on l'aime
Et tu viens de trouver ta lumière — en toi-même.

LA VOIX DES PEUPLES

Miserere ! Miserere !

LE PAUVRE

Sous ton manteau d'azur semé d'astres, — ô roi,
Ton fantôme t'a fait subir ta propre loi,
Et tu fus flagellé comme un Héliodore...
Ainsi Dieu t'abaissa, — mais il veut qu'on l'ignore :
Ce qui s'est fait, depuis l'heure où je suis venu,
Ce qui s'est dit, — tout va rentrer dans l'inconnu,
Comme un songe... désagrégé... par la lumière.
Va ; sois dans ton palais avant l'aube première ;
Les murs silencieux devant toi s'ouvriront ;
Et dès l'aurore, sceptre en main, couronne au front,
Reprends ta vie à l'heure où ton bouffon, que j'aime,
Prononça ces trois mots : « BONTÉ, VERTU SUPRÊME!... »

Va, règne ! et ne retiens, de ce songe sacré,
Que le cri des malheurs humains : « Miserere ! »

*La symphonie, qui s'était
tue, reprend au loin.*

LA VOIX DES PEUPLES

Miserere ! Miserere !

SCÈNE XII

LA VOIX SURNATURELLE, LA VOIX DES PEUPLES

*La nuit redevient complète. —
Une toile, s'abaissant à l'avant-
scène, représente un ciel cons-
tillé. Une voix surnaturelle se
fait entendre, à la fois dis-
tincte et lointaine.*

LA VOIX SURNATURELLE

Maintenant que tes pieds savent tous les chemins,
Où l'humanité marche et saigne,
Maintenant que tu sais les durs travaux humains,
Je remets dans tes justes mains
Le globe bleu, le sceptre d'or. — Prospère et règne !

LA VOIX DES PEUPLES

Prospère et règne !

LA VOIX SURNATURELLE

La justice et l'amour, seuls, font de l'homme un roi,
Et la pitié seule est divine...

Tu sais par quels chemins l'humanité chemine,
Comme elle a faim, comme elle a froid !

Revêts donc humblement, sur des blancheurs d'hermine,
Cet azur qu'un semis d'étoiles illumine :

Le manteau du roi.

La symphonie se prolonge longtemps après que les voix se sont tues. Quand le rideau étoilé se relève, le décor a changé rapidement. On se retrouve dans le palais du premier acte. Tous les personnages sont en scène aux mêmes places qu'ils occupaient au moment où le vieux ministre Joseph venait de se retirer.

SCÈNE XIII

LE ROI, *sur son trône*, LES BAS-OFFICIERS DU PALAIS, LES DUCS, LES MINISTRES, LES SCRIBES, LE BOUFFON, UN PORTE-GLAIVE, LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT, LE HÉRAUT NOIR, LA FOULE, UN ERMITE *dans la foule*.

Au lever du rideau, le bouffon, penché à l'oreille du roi, lui parle bas, tandis qu'une musique méditative se fait entendre.

LE BOUFFON, *bas, au roi*.

On t'aimait tant!... Pourquoi préférer qu'on te craigne ? Retrouve-toi : sois bon ; commence un nouveau règne...

Tandis que le roi demeure plongé dans la méditation, il descend les marches du trône.

Bonté, vertu suprême !

L'ERMITE, *mystérieusement à la foule pressée autour de lui et désignant le roi d'un signe.*

Il est absent de soi...

UNE VOIX DE FEMME, *dans la foule.*

Il sourit !

LE BOUFFON, *au peuple.*

Espérez !

L'ERMITE, *au peuple.*

Oui... Chut!... Dieu parle au roi !

LE ROI, *qui revient lentement des profondeurs de sa rêverie.*

Joseph est le plus sage ami de la couronne...
Tu l'as bien défendu, bouffon... Je lui pardonne...
Qu'on le rappelle !

Mouvement de satisfaction dans la foule. Un officier sort en courant.

LE BOUFFON *au roi, dans un élan de joie émerveillée.*

Enfin !... mais j'admire comment
S'est fait en toi, si vite, un si beau changement ?

LE ROI, *songeur.*

L'âme a des ailes : dans un rêve, et hors du monde,
On peut vivre une vie en moins d'une seconde !

LE BOUFFON, *de même.*

C'est vrai... Tout est mystère !...

LE ROI, *revenant à la réalité.*

Aux affaires du jour !

LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT

Le roi Nouvarh envoie un message à ta cour.

LE ROI, *hochant la tête et fronçant le sourcil.*

Je sais ce qu'il demande.

LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT

Et que doit-on lui dire ?

LE ROI

Qu'il tâche d'être un roi juste, en son propre empire !
Quand la colère gronde au cœur d'une cité,
Cherchons d'abord pourquoi le peuple est révolté...
A tous les maux il sied qu'un vrai roi compatisse ;
La révolte est souvent un cri vers la justice.

LE BOUFFON, *vivement.*

Bien !

LE ROI, *avec énergie.*

Je ne verrai pas le mauvais messager.

Se tournant vers le peuple.

J'ai souffert tous tes maux à force d'y songer,
Peuple ! — Mon père avait aboli la torture ;
Pourtant, tu vis encor sous une loi trop dure...

LE PEUPLE

Hélas !

LE ROI

J'abolis donc le servage aujourd'hui.

Acclamations.

L'ERMITE, *au peuple.*

C'est un bon roi ; l'esprit de son père est en lui !

Au roi.

Ton peuple émerveillé croit vivre dans un rêve,
Et son amour, comme un encens, vers toi s'élève.

LE ROI

... Et j'annonce à mon peuple enfin que, dans mon cœur,
Je connaissais l'amour pour seul maître et vainqueur,
Bien avant de porter le poids de la couronne...

Désignant Marie qui entre.

Peuple!... voici la reine-enfant, que je te donne!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, MARIE *et son* PÈRE.

MARIE

Dieu ! Dieu ! mon Christian ! C'est lui, lui ! lui le roi !
Christian !

LE ROI, à *Marie et à son père.*

Approchez tous les deux sans effroi.
Christian blâme ici des fautes qu'il avoue,
Jeune fille ; essayez ces pleurs sur votre joue.

Au peuple.

Elle est bonne et charmante, et déjà bien des fois
Des bergères, dit-on, épousèrent des rois.

*Il la fait asseoir sur son trône.
Le bouffon va prendre par la
main le père de Marie et lui
fait une place parmi les di-
gnitaires qui le félicitent.*

LE PEUPLE

Vive la reine!

Tumulte. Acclamations joyeuses.

LE ROI

Eh bien, mon bouffon, mon poète,
Votre aimable folie est donc sourde et muette?
Pourquoi cet air mystérieux, mon bel ami?

LE BOUFFON, *comme en songe.*

A vivre un si beau rêve on se croit endormi,
Sire !

SCÈNE XV

LES MÊMES, LE VIEUX MINISTRE JOSEPH.

*Le vieux ministre entre et vient
s'incliner en silence devant
le roi.*

LE ROI

Approchez, vieux serviteur de la patrie :
Reprenez près de nous vos travaux, je vous prie ;
Je respecte avec vous les rites des aïeux...
J'en ai compris par vous l'esprit mystérieux.

JOSEPH

Une étoile, ô mon roi, luit sur ton diadème !

LE ROI, *au héraut.*

Toi, sonne le *Deuil*.

A Joseph.

C'est un usage que j'aime.

JOSEPH, *joyeusement.*

Ah!

LE HÉRAUT, *après trois appels de trompette.*

Ce roi si puissant...

JOSEPH, *au roi.*

Comme on va vous chérir!

LE HÉRAUT, *continuant la proclamation.*

Si puissant... si puissant...

LE ROI, *à Joseph, en souriant.*

Doit mourir!

LE HÉRAUT, *d'une voix retentissante.*

Doit mourir!

Le roi cause avec la reine.

*Le père de Marie sourit aux
propos du bouffon.*

*Les dignitaires causent entre
eux joyeusement et parais-
sent se féliciter.*

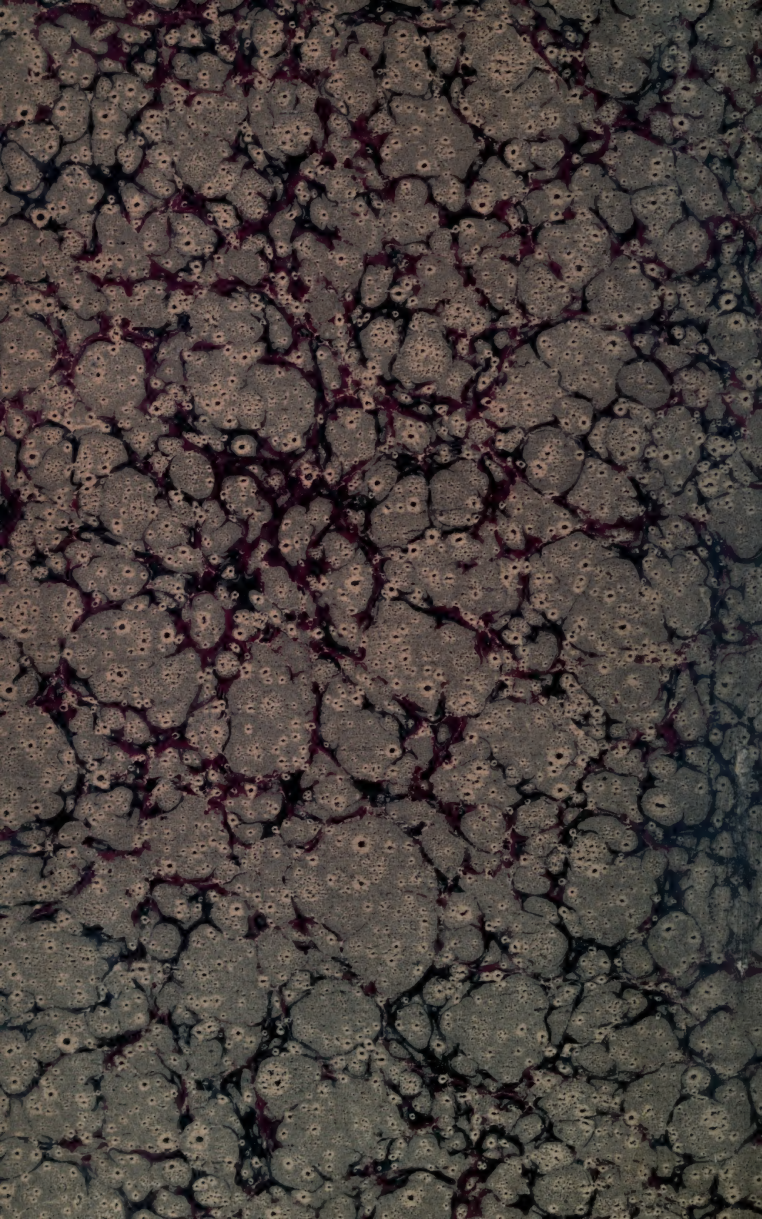
*Les gens du pèu le en font
autant de leur côté.*

*Pendant que le cortège se re-
tire lentement, le bouffon,
tout à coup, vient parler
au public.*

LE BOUFFON, *au public, d'un air de mystère.*

La vie, heureusement si brève,
Le passé surtout — n'est qu'un rêve,
Et ce qu'on croit avoir rêvé
Pourrait fort bien être arrivé.

FIN



PQ
2152
A4M35

Aicard, Jean François Victor
Le manteau du roi

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

